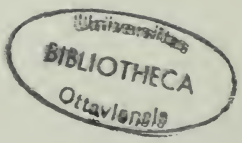
SEP 1 2 1969



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/secretdessangsue00slsn

SECRET

DES

SANG-SUES DÉVOILÉ,

Où l'on prouve que la Nobleſſe & les Princes n'ont aucun intérêt à ſe ſéparer du Peuple ; qu'ils ont tout à gagner en ſe réuniſſant à lui, contre les ſang-ſues de l'Etat.

FÉVRIER.

1789.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
150
.S42
1789

Coll. of Fr.

AVERTISSEMENT.

On ne doit pas être ſurpris de trouver quelques négligences, & quelques fautes dans un Ouvrage, dont les circonſtances préſentes m'ont forcé de preſſer l'impreſſion.

Plus jaloux de voir ma Patrie fleurir, que d'une gloire perſonnelle & paſſagere qui ne me flattera que quand elle ſera liée avec la félicité de mes ſemblables, j'engage tous les hommes éclairés à répandre dans ce moment, leurs lumieres, ſur tout ce qui peut contribuer à la proſpérité des Etats-Généraux. Je paye mon tributs à l'Etat. Que chacun paye le ſien. Le champ eſt vaſte. Tous peuvent y glaner. Des idées particulieres, naîtront les idées générales qui enfanteront, peut-être, un ſyſtême vivifiant. Il ne s'agit point ici d'opinions, ni de mots: les diſcuſſions ſont inutiles: il faut des calculs. Celui qui fera les plus juſtes ſera couronné. Un Citoyen vertueux ne doit

pas être un Charlatan : il ne doit pas forcer ſes ſemblables de prendre ſon beaume : il doit dire, voilà mes calculs, voyez s'ils ſont juſtes : ſi d'autres en font de meilleurs, loin d'en être jaloux, il puiſera dans les ſources univerſelles ; & ſera content ſi l'Ouvrage de la félicité publique eſt conſommé ; mais malheur à celui que le préjugé ou l'intérêt perſonnel arrêtera, il ne trouvera que des projets deſtructeurs ; & la Nation déſire autre choſe.

Il y a vingt ans que je cherche un plan d'adminiſtration conforme au bonheur de tous. J'ai vaincu de grands obſtacles. Si d'autres en ont vaincu d'avantage, je les admirerai. Ce que leurs lumieres vivifieront ſera mon aliment ; parce que j'aime le bien comme celui qui en eſt la ſource.

SECRET

DES SANG-SUES DÉVOILÉ,

Où l'on prouve que la Nobleſſe & les Princes n'ont aucun intérêt à ſe ſéparer du Peuple ; qu'ils ont tout à gagner en ſe réuniſſant à lui contre les ſang-ſues de l'Etat.

Res parvæ concordiâ creſcunt.

ON vous trompe, Meſſieurs, & l'on nous calomnie ; on nous diviſe, pour comprimer, pour arrêter les effets du bien que Sa Majeſté veut nous faire. On vous dit que nous ſommes vos ennemis, on nous perſuade que vous êtes les nôtres ; & il eſt vrai que nous aimons les Princes du Sang, que nous les honorons, que nous reſpectons la Nobleſſe, que nous ne craignons rien de ſes entrepriſes, & qu'elle n'a rien à craindre des nôtres. Nous n'avons point oublié que nous ſommes les enfans de ces anciens Gaulois qui verſerent leur ſang pour la

Patrie, ſous vos étendards. Nous ſommes encore diſpoſés à vous ſuivre par-tout où la gloire & l'honneur de la Nation vous appelleront. On vous dit, mais il n'eſt pas vrai, que nous voulons vous dicter des loix. Nous voulons, au contraire, n'en recevoir que de vous. Nous n'en voulons qu'aux ſang-ſues des Princes, de la Nobleſſe & du Peuple; qu'aux ennemis de l'Etat; or, Meſſieurs, vous n'êtes ni nos ſang-ſues, ni nos ennemis. Nous ne pouvons donc pas vous en vouloir.

Quelques-uns d'entre nous vous ont dit, *ſi vous avez verſé une goûte de ſang pour la Patrie, nous en avons verſé des ruiſſeaux*; & c'eſt vrai, Meſſieurs, parce qu'il y a plus de ſoldats que de capitaines: ils ont ajouté, *ſi vous ſervez l'Etat, l'Etat vous paye bien*; mais il nous ſolde auſſi. On n'a donc pas décidé, on a éludé la queſtion; & il eſt important, dans le moment préſent, de ne pas nous méprendre. Il arrive ſouvent, Meſſieurs, qu'en traitant une matiere, on l'obſcurcit. On trahit, ſans le vouloir, ceux dont on prend le parti; & les eſprits intriguans profitent de nos fautes, pour nous anéantir. On diviſe, & l'on regne. On nous indiſpoſe les uns contre les autres, pour aller au but de la perverſité; l'on rejette, enſuite, ſur nos diſcordes, des malheurs qui ne

ſont que les produits de la cupidité. Les lâches ſont perfides, Meſſieurs, ils n'attaquent jamais leurs ennemis en face ; ils leur tendent des pièges ; & il eſt rare qu'on les évite.

Lorſque j'ai vu les Princes diviſés, j'ai dit les Princes ſont abuſés : on les ſéduit : on ſe ſert de leur nom, pour perpétuer l'erreur, pour favoriſer un ſyſtême deſtructeur. Entendons-nous, Meſſieurs, expliquons-nous, & nos vœux ſeront communs. On ne pourra plus nous diviſer. Mettons, ſur notre étendard, le mot de ralliement. C'eſt *la félicité de tous.*

Nobleſſe & Roture ; voilà l'Etat gouverné par les Princes & par un Roi. Tout ce qui n'eſt pas cela, nous eſt étranger. Nous ne reconnoiſſons qu'une ſeule Puiſſance. Nous ne voulons obéir qu'au Roi, qu'aux Princes, qu'aux Nobles. Nous ſavons que, dans la conſommation des ſiècles, tous les hommes ſont égaux ; mais, dans le tems, il doit y avoir des rangs & des dignités ; non des dignités oppreſſives, mais des Puiſſances ſoutenues par la majeſté des loix. Obéiſſance aux Princes, juſtice au Peuple, loix pour tous ; voilà, Meſſieurs, les liens qui uniſſent toutes les ſociétés. Les loix conviennent à tous. Il y a autant de différence entre un Plebéien & un Noble, qu'il y a de diſtance entre un Noble & un Prince ;

mais, ſans les loix, il n'y a point de diſtinctions ; ſans elles, tous les rangs ſont égaux ; ainſi ceux qui ont dit que nous voulons confondre les fortunes & les rangs, ont ſuppoſé que nous voulons vivre ſans loix ; & nous demandons poſitivement le contraire. Vous voyez donc, Meſſieurs, qu'on nous a calomniés, & on ne l'a pas fait ſans deſſein. Je vais vous le démontrer.

Il faut que vous viviez, Meſſieurs ; il faut auſſi que nous vivions : s'il n'y avoit point de Roturiers, il n'y auroit point de Nobles. Il y a, entre le Roi & ſes Sujets, entre le Noble & le Roturier, une ſi grande connexion, qu'il eſt impoſſible que les uns vivent ſans les autres. En ſuppoſant même que nous ne fuſſions que la baſſe-cour des Princes, il faudroit que nous fuſſions nourris : ſi nous étions leur gibier, ils veilleroient à notre conſervation ; ils détruiroient les braconniers qui nous aſſommeroient.

Ce n'eſt qu'à ces braconniers que nous en voulons ; Meſſieurs, nous vous le répéterons ſouvent. Nous voulons bien être vos manœuvres, vos artiſans, vos laboureurs ; mais il nous faut du bled pour enſemencer vos terres, des outils pour vous faire des meubles, des matériaux pour conſtruire vos édifices. Nous

ſentons bien que nous avons beſoin de vous, mais vous ſavez qu'il eſt impoſſible que vous vous paſſiez de nous. Nous ſommes donc réciproquement attachés à des liens indiſſolubles. Nous ne devons donc pas, nous ne pouvons pas raiſonnablement nous ſéparer ; cependant, Meſſieurs, on ſuppoſe que nous avons, ou que vous avez intention de le faire ; mais qui fait cette ſuppoſition ? C'eſt ce qui n'eſt ni Roturier, ni Noble, ni Prince, ni Roi. Ce ſont ceux qui flattent les Rois, quand ils les engraiſſent ; & qui s'élevent contr'eux, lorſqu'ils leur ſont contraires ; ceux qui chaſſent les Nobles de leurs Domaines, qui renverſent nos chaumières, & qui attirent vers eux tous les ſucs de la terre. *Fruges conſumere nati.*

Voyez, Meſſieurs, ce que nous faiſons en nous diviſant ; les dangers que nous courons tous, en ne nous réuniſſant pas contre deux millions d'hommes environ qui en écraſent dix-huit millions, & qui croient nous manifeſter leur charité, en nous laiſſant autant de ſubſtance ſeulement qu'il nous en faut, pour que nous n'échappions pas à leur voracité.

Nous ſouffrons, Meſſieurs, & vous êtes léſés : s'il exiſte un moyen honorable de nous rendre tous réciproquement heureux, pouvons-nous, devons-nous refuſer de le prendre,

ce moyen glorieux ? On vous insinuera que nous avons d'autres intentions. Un fanatique, un satellite de l'oppression, pour vous armer contre nous, pour vous inspirer de la méfiance, vous dira qu'il y a une anguille sous roche, *latet anguis in herbâ.* Oui, Messieurs, il y a une anguille sous roche, un serpent dont le poison est plus subtil que le *boum upas.* Qu'il est fin, ce serpent, qu'il est rusé, qu'il est tortueux ! Comme le caméléon, il prend toutes les formes possibles pour se soustraire aux charges publiques, & pour persuader au Peuple que les Parlemens & les Princes refusent de les partager avec nous ; mais ils ne réussiront pas, Messieurs : en vain ils vous flattent ; en vain ils vous caressent ; en vain ils vous encensent : vous reconnoîtrez que la perfidie est dans leur cœur ; que s'ils feignent de vouloir conserver vos privileges, c'est parce qu'ils craignent de perdre ceux que l'imbécillité leur a mal-adroitement cédés ; *fœnum habent in cornu.* Voyez-les, Messieurs, & ne vous trompez pas.

Leurs déprédations nous ont jettés dans une crise étrange, Messieurs ; nous avons une grande dette à liquider, ou une banqueroute à afficher ; des loix sages à établir, ou des désordres nouveaux à souffrir. L'esclavage, ou la liberté, voilà, Messieurs, ce que nous avons

à choiſir. Si la nation ſe diviſe, ſi le ſyſtême des ſang-ſues du Peuple a la prépondérance ; vos privileges, Meſſieurs, ne ſeront que des mots, vos richeſſes que de brillantes ſervitudes, vos plaiſirs qu'une illuſion.

Nobles, quels ſont vos privileges? Vous ſervez volontairement ; vous ne logez point les Troupes ; lorſque vous faites valoir vos terres, vous ne payez point de taille ; vous n'êtes ni collecteurs, ni ſyndics, ni corvéables. vous avez des droits honorifiques, des droits ſeigneuriaux, la chaſſe, la péche, les colombiers, &c. Croyez-vous, Meſſieurs, que nos Commettans ſeront chargés de vous dépouiller de ces droits ? Avons-nous ce pouvoir? Non, Meſſieurs, nous n'abolirons point les loix, nous les conſoliderons. La nobleſſe ne trouvera, dans nos diſpoſitions politiques, rien qui ne tende à ſon bonheur & à ſa tranquillité.

Nous ne vous obligerons jamais de tirer à la Milice : il eſt juſte que les ſoldats ſoient pris dans les tribus roturières : le garçon le plus âgé de chaque Paroiſſe pourra être déſigné Milicien, lorſqu'il n'aura pas atteint l'âge de quarante ans ; mais ſans autre exception que les Nobles, au nombre deſquels il ne faut pas mettre ces Roturiers, qui n'ont pas même les

titres, qu'on appelle, vulgairement & groſſiérement, *Savonettes à vilain;* ces hommes mixtes, qui vivent noblement, diſent-ils, parce qu'ils paſſent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre à dormir. La pareſſe, Meſſieurs, n'eſt pas un titre de nobleſſe : les Etats généraux peuvent, avec l'agrément du Roi & le vôtre, déſigner, dans chaque Province, ceux qui méritent véritablement le titre & les privileges de Noble; je crois même, Meſſieurs, qu'il faudroit accorder à la Nobleſſe une marque diſtinctive : elle ſeule, autrefois, portoit l'épée; il n'y a, aujourd'hui, que le Roturier qui la porte. La vraie Nobleſſe n'a plus que le privilege excluſif de traîner, dans nos campagnes, une vie triſte & languiſſante.

Cependant un Citoyen eſt Noble, ou par quelque mérite perſonnel, ou par ſa famille; ſi par quelqu'action de vertu, nous lui devons des hommages; ſi par ſa famille, nous ſuppoſons qu'elle l'a mérité; & lorſque le Noble ſe conduit bien lorſqu'il nous donne l'exemple des vertus, nous lui devons du reſpect. En vain nous voulons remonter à l'origine des choſes, la Nobleſſe exiſte : ſes titres ſont une poſſeſſion, c'eſt une propriété dont on ne doit dépouiller aucun Citoyen : heureux ſans doute l'Etat où la Nobleſſe ne ſeroit que le prix d'une action de

vertu ! Si les Croix-de-Saint-Louis ne s'accordoient qu'à la bravoure, celui qui en eſt décoré, recevroit plus d'honneurs ; mais nous avons d'autres abus à réformer.

Nous voulons bien être ſyndics, collecteurs, corvéables ; loger les troupes, conſtruire des cazernes ; fournir des lits, du ſel, du bois aux ſoldats, ſi l'on ne pouvoit pas trouver des moyens pour en décharger le Peuple ; (je donnerai ces moyens) mais cette charge, ſi nous l'avons, retombera encore ſur vos biens. Vos fermiers fourniront les charrettes & les chevaux, & vos artiſans pourvoiront au reſte. Vous ſolderez tout ; & l'on vous dira que vous avez des privileges.

Nobleſſe qu'on opprime, Princes qu'on aveugle & qui croyez ne rien payer, vous qu'on veut ſoulever contre le Peuple qui vous honore, vos terres ſemblent ne rien ſolder à l'Etat, & vous payez tout, le chapeau que vous avez ſur la tête, les ſouliers qui ſont à vos pieds, vos meubles, le tabac, le ſel, toutes vos denrées, vous payez juſqu'à onze fois la même choſe. Si vous faites valoir un arpent de vigne, dont le ſol vaut à peine 1000 livres, ſi vous envoyez à Paris vingt muids de vin provenant de cet arpent ; vous vendez chaque muid 12 livres ; vous ne recevez que dix louis ;

& vos vingt muids, votre arpent, payent à ce qu'on nomme l'Etat, c'eſt-à-dire, aux expoliateurs de l'Etat, au moins, 1200 livres, 200 livres plus que le fonds de votre propriété, *dans une ſeule année; & vous ne payez rien!* Pour vous aveugler, on vous dit que ce n'eſt pas vous qui payez cette ſomme: que c'eſt le conſommateur; mais ces vingt muids ſont le produit de vos terres; le conſommateur, celui qui le paye ſix fois plus qu'il ne vaut, eſt l'ouvrier; c'eſt l'artiſan qui travaille pour vous. Peut-il vous donner pour dix ſols, ce qui lui en coûte quinze & plus?

Si le perruquier qui vous coëffe, achete trente ſols ce qui n'en vaut que dix, il faut, ou qu'il s'en prive, ou qu'il vous demande le double de ce que vous lui donneriez. Si vous allez à Paris, tout ce que vous buvez, tout ce que vous mangez, tout ce que vous conſommez, a payé pluſieurs impôts. Ne les payez-vous pas à votre tour? Vos chevaux, vos équipages vous ruinent; & c'eſt l'impôt injuſte qui vous conſume.

Tout ce qui ſe vend dans la Province, a paſſé dans Paris. Tout a payé pluſieurs droits qui ſortent, encore une fois, de notre bourſe. Jouiſſez-vous de dix millions de revenus? *le Roi, en a au moins cinq*, & le Roi eſt pauvre.

Qu'enrichiſſez-vous donc? Le Roturier qui vous trompe. La ſang-ſuë qui vous dit, qu'on veut attaquer vos privilèges. Ou vous faites valoir vos terres, ou vous les affermez; ſi vous les faites valoir, la manutention vous ruine; ſi vous affermez, vos fermiers payent la taille, la corvée, l'induſtrie; on les ruine; pour les ſoutenir, pour augmenter leur recette, il faut qu'on uſe de perfidie. La monopole fait renchérir les grains; & le Peuple meurt de faim. Vous payez, encore une fois, vous-même, ce que vous avez renchéri; il ne vous reſte rien. Si votre recette eſt double, votre miſe eſt quadruple, centuple peut-être. Vous avez le nom; mais vous n'avez point la qualité de propriétaire. Joignez à tous ces maux, l'agiotage, les loteries, les ſpectacles, les capitaineries, les aumônes, les fondations, une fourmilière de *piperies*, qui renverſent toutes les fortunes; & vous verrez la ſource du fleuve de crimes qui inondent nos ſociétés. L'épée que vous portez, Meſſieurs, eſt ſoumiſe à pluſieurs impôts. Et qu'eſt-ce que l'impôt? Trois milliards, au moins, ſouſtraits de la claſſe laborieuſe de l'Etat; plus encore; & le Roi n'a pas un milliard. Une partie de ce milliard retourne encore dans la main des ſang-ſues, des roturiers qui s'emparent de vos principautés,

Un préjugé imbécile ne laiſſe à la Nobleſſe deſtinée à nous commander, que la puiſſance de labourer ſon champ. Le manœuvre qui la ſert, & qui ne la voit entourée que des attributs de la miſere, la quitte, prend un commerce, s'enrichit, entre dans les Fermes, s'annoblit, & devient l'Officier de ſon maître, qui obtient à peine un grade de Caporal, & ſept ſols par jour. Voilà le Noble ſous la verge du Roturier.

Qu'eſt-ce que la Nobleſſe Françoiſe ? examinez-bien ce qu'elle eſt, Meſſieurs, cette antique Nobleſſe qui répandit autrefois ſon ſang pour ſes Rois & pour ſa patrie: un lievre mal nourri dans les champs de ſon pauvre vaſſal, eſt ſa richeſſe unique. Si la poudre & le plomb lui manquent, elle ne mange que du pain, en ſouflant des bouteilles. A peine la diſtingue-t-on de ſes vaſſaux. Un Noble ſe croît trop heureux de mandier un dîner chez l'intendant du nouveau Seigneur, qui a pris pour ſes armes, le plomb avec lequel les ancêtres du Noble faiſoient autrefois diſtribuer du pain aux aïeux du Roturier, devenu Seigneur inſolent. Un meûnier, un maître des Poſtes, eſt la ſociété du Marquis, du Baron, du Vicomte.

Et pour vous contenir dans ce cercle d'humiliations, on vous fait dire, on ſouffle aux

Princes, que nous voulons encore ajouter à vos malheurs. On publie que nous voulons établir une république, une anarchie. La ruse est forte, Messieurs; mais le piége est visible. La Noblesse a trop de lumieres, aujourd'hui, pour s'y laisser prendre.

Il y a, sans doute, une anguille sous roche, *latet anguis in herbâ.* La Roture vous en veut, Messieurs, elle cherche à vous dépouiller de tout, pour conserver les privilèges abusifs dont elle jouit. L'anarchie est réelle, la république des Frélons existe; mais cette Roture qui vous en veut, Messieurs; cette Roture qui nous traite de *vilain Peuple*, n'est pas celle qui partage avec vous les malheurs de l'Etat. Ce n'est point la Roture honnête, le Plébéïen vertueux, le Citoyen éclairé qui veut vous avilir; c'est l'ennemi des Peuples.

Nous desirons tous n'avoir que nos anciens Nobles pour Chefs, que les Princes du Sang pour Commandants, que le Roi pour Maître, que les Parlemens pour nos Protecteurs, que M. Neker pour l'Intendant de nos Finances, que mille ou douze cents citoyens vertueux, nobles & Roturiers, capables de trouver les moyens honorables d'anéantir tous les abus que la cupidité créa. Si l'Assemblée Nationale n'étoit composée que de Nobles, nous n'aurions,

pour ainſi dire, pas beſoin de repréſentans. La Nobleſſe ne pourroit nous anéantir, ſans ſe perdre elle-même. Nos intérêts ſont communs, puiſque nous nourriſſons l'état qu'elle défend; nous ne voulons donc nous réunir avec elle que contre les oppreſſeurs de l'Etat, contre les partiſans de l'eſclavage, contre tous les ennemis de la Nation.

Le pauvre ſouffre, Meſſieurs; il périt ſous vos yeux. Vous les voyez à vos portes, ces victimes de la perverſité publique, ces eſclaves de l'ambition, qu'on reduit à la miſere, pour exercer ſur eux, un nouvel empire. Vous leur procurez de grands ſoulagemens; mais leur nombre eſt ſi grand, vos charités ſont ſi mal diſtribuées; la premiere main qui les reçoit eſt ſi active pour la rapacité, que la Parque emporte ceux mêmes que vous croyez rendre à la vie. Sur deux cens millions d'aumônes qui ſe font annuellement dans Paris, vingt cinq millions vont à peine dans le ſein des vrais pauvres; avec deux cens millions, vous ſoutiendriez quatre cens mille pauvres, en donnant annuellement à chacun cinq cens livres. Il naît plus de pauvres encore qu'il n'en meurt; & c'eſt pour nous & pour vous, Meſſieurs, un nouvel impôt, une double vexation; la playe qu'elle fait à nos cœurs ne ſe ferme jamais. On cherche

la ſource du libertinage, de l'irréligion, du luxe, de tout ce qui couvre la terre de deuil & de maux; c'eſt l'oppreſſion; c'eſt l'argent qui ſort des mains de la vertu, & qui va s'engloutir dans les gouffres de la perverſité.

Le Noble doit-il payer l'impôt? queſtion captieuſe, Meſſieurs. J'ai prouvé que le Riche paye à l'état au moins, la moitié de ſes revenus, & que le pauvre n'eſt pas moins ſurchargé (1).

Le Noble eſt riche ou pauvre: il paye donc l'impôt: on fait donc une queſtion vague & inutile, en demandant s'il doit ſubvenir aux charges publiques; & l'on fait ces queſtions, pour détourner les yeux de la Nobleſſe de l'objet qui fait ſes malheurs. Il n'eſt pas queſtion d'impoſer la Nobleſſe; nous voulons, au contraire, qu'elle ſoit moins vexée. Il faut, avant tout, chercher où eſt le Noble & le Roturier: qui eſt propriétaire, ou qui ne l'eſt pas; enfin qu'eſt-ce que l'impôt? Voici les queſtions que les ſang-ſues du peuple cherchent à éluder; & ce qu'il faut éclaircir.

Le Noble, c'eſt le chef, c'eſt le conducteur des peuples. Le Roturier, c'eſt l'artiſan, le négociant, le laboureur, le propriétaire de fonds.

---

(1) Si un pauvre dépenſe vingt-quatre ſols dans Paris, le Roi en a douze.

Le Noble onduit le Peuple ; & le Peuple travaille. Il faut que tous vivent aux dépens de la terre qui eſt le principe & la ſource de toutes choſes ; mais l'occupation des Chefs ne leur permet d'être ni artiſans, ni laboureurs ; il faut donc que le Peuple les nourriſſe, & faſſe les dépenſes neceſſaires à la décoration du tout ; mais ſur quoi ſera prelevée cette ſomme ? c'eſt, ſans doute, ſur la choſe commune. Or la choſe commune eſt la terre. Ce ſont ſes productions.

Le ſigne repréſentatif de ſes productions c'eſt l'argent. Les Chefs, ou les Nobles en ont une portion ; le reſte appartient au peuple ; mais le propriétaire de fonds eſt l'ame univerſelle de tout, puiſqu'il eſt poſſeſſeur de ce qui produit tout ; le ſigne & la choſe lui appartiennent. Il répartit le ſigne ſur tous, & tous lui rendent le ſigne, pour avoir la choſe. L'artiſan, l'agriculteur, le commerçant, prennent tout ſur ſa proprieté. Tous la fertiliſent, les Chefs eux mêmes contribuent à ſa décoration, en faiſant, de concert avec les ouvriers utiles à la machine, des loix qui la perfectionnent ; mais ſans la terre, les ouvriers & les Chefs n'ont rien.

Les productions de la terre ſont la portion qui ſe partage annuellement entre les Nobles & les Roturiers. Il exiſte un ſigne qui repréſente

cett

cette portion dix livres. Par exemple, les Chefs ont une livre, & le peuple en a neuf. Dix livres ſont miſes entre les mains du propriétaire de fonds, & chacun prend ſa part. Le propriétaire de fonds rend le ſigne aux Chefs, aux ouvriers. Il en garde une partie pour lui; & chacun travaille de nouveau à fertiliſer le ſol qui, ſans cette circulation, ne produiroit rien.

Il faut donc bien diſtinguer, Meſſieurs, le propriétaire de fonds, d'avec le cultivateur & l'artiſan. Il faut encore le diſtinguer lui-même d'avec le ſol dont il eſt poſſeſſeur; ce n'eſt pas lui ſeul qui le fertiliſe ce ſol, les chefs & les ouvriers le fertiliſent avec lui: il a les ſignes & le fonds communs; mais il a auſſi les ſignes de ſon induſtrie perſonnelle, qui eſt ſa propriété particuliere, & cette propriété ne doit pas plus à l'Etat que celle des chefs & des ouvriers. Le plus ou moins, eſt le fruit de ſon plus ou moins d'induſtrie.

L'un s'enrichit ſans doute plus que l'autre; mais celui qui s'enrichit le plus, eſt le plus laborieux & le plus fort. Il fait plus de pertes corporelles que le pareſſeux; il doit manger davantage, pour réparer ſes forces; c'eſt anéantir ſon induſtrie, que de lui ravir une portion de ſa ſubſtance perſonnelle. On ne peut

exiger de lui que la portion prise sur l'industrie commune ; or, cette portion commune prise sur l'industrie générale, est la dixieme partie des productions de son sol ; il ne doit donc pas en donner davantage.

Il faut donc encore distinguer, dans le signe même de ses productions, le signe qui lui est propre, & le signe qui est commun à tous. Sur dix livres, par exemple, il aura une livre qui est sa propriété personnelle, la propriété de son industrie, qui ne doit rien à personne ; mais, comme propriétaire d'un fonds qui n'appartient qu'à lui, & dont les productions appartiennent à tous ceux qui ont concouru avec lui à les créer, les neuf autres livres ne lui appartiennent pas, il n'en est que le dépositaire : il donne donc une livre aux chefs, & distribue le reste à son fermier, à son batteur en grange, à ses fourniſſeurs : si, sur les huit livres qu'il leur distribue, les chefs en prennent encore une partie, cette partie lui reviendra sans doute ; mais il aura trop, & ses fourniſſeurs n'auront pas assez. Les ouvriers mourront de faim, & la terre produira moins ; les portions, loin d'augmenter, diminueront ; la portion prise sur ses ouvriers est donc une soustraction réelle, faite à ceux qui fertilisent son champ.

J'en conclus, 1°. que tout impôt mis sur l'ar-

tiſan & le commerçant eſt un vol ; 2°. qu'il ne doit être mis que ſur la choſe commune ; 3°. que l'induſtrie perſonnelle ne doit rien ; 4°. que le propriétaire induſtrieux ne doit pas plus payer que le propriétaire pareſſeux, ce qui eſt même choſe ; mais il faut encore expliquer cette penſée.

Le propriétaire n'eſt pas toujours celui qui cultive la terre, c'eſt celui qui en poſſede une certaine quantité d'arpens : elle eſt plus ou moins grande cette quantité d'arpens, il faut au propriétaire plus ou moins d'ouvriers ; ſes ouvriers ne ſont pas ſeulement ſon fermier & ſon batteur en grange ; l'artiſan, le commerçant, les chefs eux-mêmes concourent à ſa richeſſe perſonnelle ; tous apportent leur propriété ſignificative, & remportent des denrées ; l'argent ſe diſtribue, & les productions ſe partagent, chacun en prend ſuivant ſon appétit, & ſuivant ſes facultés. Le propriétaire lui-même ne prend que la portion de ſon induſtrie ; ce qu'il paie enſuite eſt le produit & de ſon induſtrie perſonnelle, & de l'induſtrie de ſes ouvriers. On meſure la quantité d'arpens qu'il a, & l'on évalue à-peu-près leurs productions qui, comme je l'ai dit, ſont les fruits de l'induſtrie publique. Tout le monde a donc ſatisfait à l'impôt. Les chefs eux-mêmes l'ont payé,

tout ce qu'on donne de plus eſt donc une double charge pour tous. Le propriétaire y perd, & il doit ſe trouver un *déficit* proportionné à la multiplicité des impôts étrangers à la choſe commune.

Si, lorſqu'un propriétaire acquiert de grandes richeſſes, vous chef avide, vous lui demandez une portion de ces richeſſes, ou ſa propriété eſt en ſignes repréſentatifs, ou en biens fonds; ſi, en bien fonds, ils vous ont déjà ſoldé; ſi, en ſignes, vous les détournez de leur objet principal, vous prenez deux fois le ſigne de la même induſtrie.

Si le propriétaire pareſſeux n'a ramaſſé que 22 liv. ſur un arpent mal cultivé, il ne faut pas qu'il vous paie moins que celui qui a gagné 62 liv. ſur un même arpent de terre mieux fertiliſé, puiſque les 40 liv. que l'homme laborieux à ménagées, ſont les fruits de ſon induſtrie perſonnelle qui ſera comprimée, altérée, ſi vous prenez ſur ſon arpent 42 liv., tandis que vous n'en prendrez que 2 ſur l'arpent du mauvais économe; l'économie du propriétaire actif ſera bonne pour vous: vous louerez ſon activité, mais vous ne la récompenſerez pas; elle ſera nulle pour le vertueux propriétaire; & le pareſſeux, le prodigue, le libertin, l'avare, l'homme qui enfouit ſes talens, ſera de niveau

avec le Citoyen utile, à la louange près qui n'eſt autre choſe que de la fumée, qu'une piperie, qu'un chemin tortueux qui vous conduit à d'autres expoliations.

Erreur du ſyſtême de M. de Calonne.

M. de Calonne, faux imitateur des Chinois, vouloit que l'impôt territorial fût payé en nature; mais il ne connoiſſoit pas l'admirable ſyſtême de ce peuple éclairé par le plus grand Légiſlateur qui ait paru ſur la terre : ſur dix arpens, un arpent étoit deſtiné pour la dépenſe du Gouvernement; les habitans de la tribu des dix arpens fertiliſoient en commun l'arpent de l'état, & ſon produit net, entroit dans les coffres de l'Empereur : rien n'étoit plus juſte que cet unique impôt, dont on ne pouvoit altérer la ſubſtance; auſſi ce ſyſtême politique a-t-il rendu l'Etat Chinois le plus floriſſant de l'univers : la proſpérité de l'Etat n'altéroit point la ſubſtance de l'induſtrie; toute la tribu enrichiſſoit l'état, & s'enrichiſſoit elle-même; le pareſſeux ne pouvoit gagner tout au plus que ſur le dixième de l'induſtrie publique.

Ce ſyſtême cependant n'avoit pas ce ſeul défaut; il falloit encore des chefs pour changer les productions en ſignes repréſentatifs. On

pouvoit tromper ; mais quel ſyſtême eſt parfait ? c'eſt toujours le moins mauvais qu'il faut chercher. Je laiſſe aux hommes vraiment éclairés le ſoin d'examiner ſi le ſyſtême de l'impôt territorial en argent vaut mieux que celui des Chinois ; ce ſont, ſans doute, les deux meilleurs, *les deux ſeuls à adopter.* J'engage les vrais ſavans à s'en occuper : le principal point eſt trouvé ; le reſte eſt facile.

Injuſtice des dîmes.

Les Eccléſiaſtiques, toujours meilleurs calculateurs que nous pour la proſpérité de l'Egliſe, ont pris un moyen bien infaillible de ne jamais altérer ou aliéner la ſubſtance de leur impôt : ils ont toujours perçu en nature ; mais, en cela, ils ont plus conſulté leur intérêt perſonnel que le bien de l'Etat, & la félicité des peuples ; ils ont comprimé l'induſtrie. C'eſt l'homme le plus laborieux qui les ſolde, le pareſſeux ne leur donne rien : ſa terre eſt une propriété morte pour eux ; mais elle eſt morte auſſi pour l'Etat, & ce malheur engendre des pauvres, pour leſquels il faut conſtruire des Hôpitaux, que les Eccléſiaſtiques conduiſent, & que nous ſoldons.

J'en conclus, & cette concluſion part d'un

principe évident, que recevoir l'impôt en nature eſt une injuſtice, une mal-adreſſe, & qu'il faut le percevoir en argent, ou ſuivre le ſyſtême des Chinois.

Tous les biens entre les mains des Chefs, au Paraguay, cauſes de ſa dépopulation, contre M. de Monteſquiou.

Ce qui a trompé M. de Calonne, ce qui a ſéduit les Eccléſiaſtiques, a induit le célebre Monteſquiou en erreur. Il eſt ſurpris de ce que le Paraguay s'eſt dépeuplé. Sa ſurpriſe auroit ceſſé, ſi, au lieu d'admirer le ſyſtême des Jéſuites, il l'eût mis au rang des plus abominables ſyſtêmes qui ont paru dans l'univers. Nous ne trouvons jamais la vraie cauſe d'une choſe, lorſque nous nous écartons, un ſeul inſtant, des principes qui lient la cauſe à l'effet. M. de Monteſquiou qui avoit conçu que la liberté eſt l'ame de la vertu, auroit dû voir que le peuple du Paraguay étoit tout eſclave. Rien n'alloit dans les mains du Peuple qui n'avoit que ſa bêche, & la honte de ramper ſous un Prêtre ignorant qui portoit l'épée au côté. Le Peuple s'embarraſſoit peu ſi ſa bêche étoit bonne, ou mauvaiſe : quand il la caſſoit,

on lui donnoit des coups; & on lui forgeoit un nouveau fer.

Les Jéſuites ſeuls étoient libres, autant que des conducteurs d'Eſclaves peuvent l'être. Les ſerfs étoient peu jaloux de créer d'autres ſerfs. Les Prêtres ont dû reſter ſeuls. Ce qui m'étonne, c'eſt que les Tyrans aient eu l'imprudence de laiſſer des bêches entre les mains de leurs priſonniers. Si je gouvernois un peuple d'Eſclaves, je voudrois qu'ils euſſent, continuellement, les pieds & les mains liés, je leur ferois encore ſcier les dents; parce que tout Eſclave eſt à craindre, ſuivant le *timeo timentes* de Tacite.

Les Jéſuites ſeuls, dans le monde, ont eu le talent d'apprivoiſer les hommes avec l'eſclavage; ſi ce n'eſt pas le plus exécrable & le plus monſtrueux des vices.

Revenons à l'Impôt.

Je crois avoir démontré aſſez clairement que c'eſt la terre qui doit payer l'impôt, & que le propriétaire de fonds doit ſeul ſubvenir aux beſoins de l'Etat, non avec le ſigne qui repréſente ſa propriété d'induſtrie; mais avec celui qui repréſente la valeur de l'induſtrie publique, dont chaque arpent eſt la meſure.

Ce ſigne, c'eſt l'argent ; mais je vous ai prouvé que ce n'eſt pas celui qui a plus d'argent, qui doit donner davantage ; car celui qui n'a qu'un arpent, peut s'en procurer plus que celui qui en a trois de la même valeur, par ſon travail & ſon induſtrie ; or, le travail eſt une vertu qu'il faut favoriſer ; la pareſſe, un vice qu'on doit anéantir.

Il faut donc attacher à la terre un ſigne qui repréſente ſa valeur ſommairement. Certaine quantité d'argent, pour certaine quantité d'arpens ; & laiſſer enſuite au propriétaire, au marchand, à l'artiſan, au laboureur, aux chefs mêmes la liberté pleine & entière de fertiliſer la terre, comme bon leur ſemblera. Plus la liberté ſera étendue, plus le peuple ſera actif ; plus auſſi la terre fera fertiliſée. L'argent des Nations étrangeres y abondera ; le numéraire ſera plus conſidérable, les biens-fonds augmenteront, le ſalaire du Peuple ſera plus fort, & celui des chefs plus abondant. Si le bled, qui ſe vendoit, année commune, vingt-cinq livres, le ſeptier, ſe vend cinquante livres ; ſi toutes les autres denrées ſe vendent en proportion ; les chefs auront le double ; le propriétaire en aura autant ; & l'artiſan, le commerçant, le laboureur, jouiront de la même retribution. Il n'y

aura jamais de vuide, ni d'altération ; l'impôt ſuivra le numéraire.

Il importe peu qu'il y ait beaucoup, ou peu de numéraire, & dans quelles mains il eſt ce numéraire. Si un Etranger m'apporte cent millions, je lui donnerai, en denrées, la valeur de ces cent millions. Dans tous les cas, le propriétaire de fonds aura ces cent millions qui circuleront dans des mains actives & utiles à l'Etat. Si je donne ces cent millions aux chefs, ils retourneront ſans doute encore, au propriétaire ; mais ils feront ſa richeſſe particulière, non celle de l'Etat ; les chefs auront trop de ſubſtance, le Peuple n'en aura pas aſſez. L'argent aura circulé dans des mains oiſives, dangereuſes, vicieuſes, avant d'entrer dans celles de l'induſtrie.

L'or du Pérou n'auroit point dépeuplé l'Eſpagne, ſi le Gouvernement ne s'en étoit point emparé. Cet or appartenoit à ceux qui avoient égorgé les Américains, pour l'avoir : il leur coûtoit aſſez cher, cet or, teint du ſang d'un Monde entier. Les frais que le Gouvernement Eſpagnol & Portugais avoit faits, étoient le produit de l'induſtrie du Peuple, à qui ſeul devoit retourner cet argent. Le cinquième de cet or qui fut verſé dans les coffres du Gou-

vernement Eſpagnol, tenta la cupidité du Peuple; il abandonna les campagnes & vécut, pendant long-tems, des rapines de l'infâme Cortez : l'Eſpagne a dû s'anéantir.

L'Abbé Raynal demande ſi l'Amérique a fait du bien, ou du mal à l'Europe. Le problême eſt réſolu; le mal eſt que les Gouvernemens de l'Europe en ont fait un mauvais uſage. L'Abbé Raynal demande encore quel uſage on peut faire de cette découverte? Laiſſez agir le négociant : laiſſez-lui le produit de ſes peines : ouvrez-lui toutes les portes de la liberté; ſon commerce fertiliſera vos campagnes; l'Amérique vous enverra ſon or, ſes productions; & vous lui enverrez votre fer & vos denrées. Par-tout la même cauſe produira les mêmes effets.

La politique de tous les Gouvernemens eſt fauſſe, en ce que les chefs qui ſont deſtinés, ſeulement, à regler la police des Peuples, croyent que nos richeſſes particulieres leur appartiennent; ce qui n'eſt vrai dans aucun ſens. Il eſt certain, cependant, que la richeſſe du Peuple fait celle de l'Etat; mais la richeſſe de l'Etat ne fait jamais celle des particuliers : elle fait toujours & conſtamment leur malheur; parce qu'elle crée mille abus : il ne s'enſuit pas,

non plus, qu'il faut que les chefs ſoient pauvres. Ils doivent avoir une ſubſiſtance honnête ; mais plus les ſang-ſues ſont riches, plus les chefs ſont pauvres. Vous le voyez, Meſſieurs.

Souffrez que nous nous enrichiſſions, diſent les ſang-ſues, & nous vous enrichirons enſuite. Eh, Meſſieurs, quelle eſt la nature de vos richeſſes ? vous n'avez que les ſignes de mon induſtrie. Si je vous donne tout, il ne me reſte plus rien ; mon induſtrie eſt nulle. J'ai bien la propriété de mon fonds ; mais je ne puis plus payer mes ouvriers, mon tailleur, mon manœuvre, mon cordonnier, mon journalier : j'ai donné mon bled, vous avez gardé les ſignes. Je ne puis plus enſemencer mon champ ; je ne récolterai rien ; & ſi vous nous dépouillez tous, nos terres ſeront des biens morts.

L'or que vous avez pris aux Américains, ne m'empêche pas, direz-vous, de labourer mon champ ; cet or ira dans la bourſe de mes ouvriers ; il me reviendra, parce que je renchérirai mes denrées ; mais tout votre or ne paſſera pas dans les mains de l'homme laborieux : il corrompra mes enfans qui ſe retireront auprès de vous : votre Cour augmentera ; la balance ceſſera d'être égale ; & bientôt, il n'y aura plus à

Madrid, que des laboureurs qui laiſſeront vos campagnes déſertes.

Les Gouvernemens qui ont aſſez d'eſprit, pour appercevoir que l'agriculture & le commerce ſont l'ame des richeſſes, ſe donnent de grands mouvemens, pour les faire fleurir ; mais ils agiſſent continuellement en raiſon inverſe de leurs principes ; & les états s'anéantiſſent par leur faute. On dit alors qu'il eſt très-difficile de gouverner les hommes ; & on a raiſon, dans le ſens, où la difficulté de les gouverner ne tombe que ſur la mal-adreſſe des Adminiſtrateurs que la cupidité aveugle. Un pere de famille qui loin de donner ſon argent à ſes enfans, leur prend celui qu'ils ont, pour le répandre ailleurs que dans leur ſein, ne peut pas les enrichir.

Les Miniſtres qui attirent vers eux, tous nos ſucs & qui ne nous laiſſent rien, ſont-ils plus adroits que ce mauvais pere de famille ?

Lorſque les ſang-ſues ont fait beaucoup de mal, ils ne cherchent plus qu'à nous perſuader le contraire. A qui font-ils illuſion ? aux ſots. En prenant toujours le contraire de ce qu'ils diſent, on auroit l'évidence pour ſoi ; mais tous les hommes ne ſavent pas, qu'un homme, qui n'a aſſez de lumieres, que pour multiplier nos malheurs, eſt bien capable de faire un contre-

ſens, & de mentir. J'entends quelque fois vanter notre commerce & notre agriculture; mais il eſt vrai, que l'un & l'autre languiſſent. Je conviens, que les ſables des environs de Paris ſont devenus très-fertiles; d'où je conclus que toutes nos terres ſont ſuſceptibles d'un plus grand rapport. Je ſais auſſi, que la cherté des grains a fait défricher beaucoup de terres; mais dans nos provinces, les terres même les mieux cultivées ne ſont pas à la moitié de leur valeur.

La France a cent cinquante millions d'arpents; en ſuppoſant un cinquième de ces arpents en bled, nous pourions annuellement récolter trois cens millions ſeptiers de bled, de quoi nourrir, au moins, ſix Royaumes comme la France; & nous manquons de pain, par la malice des faux politiques, & par notre inertie. Ou tous les marchands que je conſulte m'en impoſent, ou le commerce eſt ſans activité.

On dit que la population augmente; mais avons-nous bien compté les étrangers, les Savoyards, les Suiſſes, les Allemands qui mangent notre ſubſtance? Nous ſommes auſſi chez l'étranger; mais eſt-il bien évident que la balance eſt égale? Les exſpoliateurs ajoutent encore, que nos villes ſont bien policées. Mais des villes où il n'y a ni mœurs, ni réligion, ni juſtice,

ni loix, ſont-elles dignes de notre admiration? Un pauvre, à qui un mauvais riche prend un arpent de terre, & qui n'oſe pas même le lui diſputer, pour conſerver ſa chaumière, fera-t-il l'éloge de nos loix? Un Gentilhomme qui a une terre enclavée dans une capitainerie, & qui n'a pas le pouvoir de tuer un ſanglier qui vient dévaſter ſes terres, croira-t-il qu'il y a de la juſtice en France? Si un garde tue ſon domeſtique qui a aſſommé un lapin, même ſans fuſil, comment fera-t-il pour en pourſuivre la vengeance? Si tous les ans il perd, au moins deux mille livres, parce que le gibier d'un Prince devaſte ſes bleds; quel dédommagement pourra-t-il obtenir?

Les ſang-ſues me prouvent que tout cela eſt admirable; mais puis-je admirer ce que je ne trouverois pas même parmi les ſauvages? (1)

---

(1) Lorſqu'un Sauvage voit le piquet de ſon voiſin planté dans un endroit, il ſe retire & va chaſſer ailleurs. Nous n'avons pas une idée juſte des Sauvages. Si un Sauvage annonçoit à ſes voiſins, un moyen de les rendre tous heureux, il ſeroit couronné. Combien d'hommes ont péri à la baſtille, pour avoir voulu ſauver leur Patrie. Ne calomnions point des Peuples dont les vertus devroient nous ſervir de leçon; & voyons-nous dans un miroir plus fidele. Prions le Ciel d'oublier, que nous Eu-

Nous ſommes heureux, diſent les ſang-ſues. Montrez moi dans nos villages & dans nos campagnes, cette aiſance qui rend un peuple majeſtueux. Je ſuis de bonne foi ; je ne vois partout que des hommes eſclaves, bas, rampans, humiliés, des propriétaires mêmes qui demandent l'aumône. Exceptez dans un village, le Seigneur, le Curé, le Maître d'école, quelques fermiers heureux de nos miſeres, le reſte eſt miſérable : il vit, mais ſi précairement, qu'il ne ceſſe de répéter que la mort eſt un bien, & que la vie eſt un mauvais préſent. Cent ſont-ils heureux, neuf cens ſont gorgés de malheurs. Ils ſavent peut-être qu'ils ont de quoi ſubſiſter aujourd'hui, mais demain qu'auront ils ? peut-être rien, & les ſang-ſues vous diſent encore une choſe équivoque qui perce le cœur, que plus il y a d'aumônes dans une paroiſſe, plus elle devient pauvre. Engeance de ſatan, vous vous décélez vous-même : vous énoncez ce que je veux vous faire ſentir.

Lorſque les denrées ſont à un prix exorbitant, lorſque le commerce eſt interrompu, lorſque tous les atteliers ſont fermés, lorſque

---

ropéens, avons maſſacré, la Croix du Chriſt à la main, deux millions environ, de ce que nous appelons *Sauvages* ou *Peuples barbares*. Qu'eſt-ce que la douceur ? Qu'eſt-ce qu'un Peuple policé ?

l'or

l'or ne circule plus que dans les mains du vice, que font dans un village de mille habitans, cent livres qu'un Prince a la charité d'y faire distribuer ? Voilà trois septiers de bled, qui ne peuvent nourrir que trois pauvres ; & vous en avez neuf cens ; distribuez en davantage, donnez de l'argent à un malheureux qui n'en connoît pas la valeur, & qui n'est pas accoutumé à trouver une subsistance honnête dans son travail, il se repose, il boit, s'il ne mange pas ce que vous lui donnez ; & sa famille meurt de faim, ou dans un hopital que nos propriétés soldent, & où nous irons bientôt à notre tour.

Ce pauvre est vitieux, dites-vous. Dans quels repaires de l'esclavage trouverez-vous la vertu ? Un être découragé, réduit au desespoir, humilié sous le joug des tirans, courbé sous le poids, d'un fardeau qu'il ne peut porter, peut il avoir de l'énergie, des forces, de la vertu ? ses vices ne sont-ils point le sceau que votre voracité a mis sur le cœur de cet infortuné ? n'êtes-vous point le vice même qui s'est glissé dans son cœur ? Cet homme que vous voyez dans les égouts de la perversité publique, ne seroit-il point sur un théâtre plus glorieux, dans une république mieux ordonnée ? plus sage & plus vertueux ? Transferez cet être vitieux, dans un village de la suisse, où la frugalité se soutient

dans une honnête abondance ; l'homme que vous mépriſez, vous donnera des ſoldats courageux, robuſtes, fideles, infatigables, ſains.

J'en conclus que vos charités ne valent rien. Souvent, ſi ce n'eſt pas l'orgeuil qui les donne, c'eſt la partialité qui les diſtribue. Vous donnez trop au vice, & vous ne donnez pas aſſez à la vertu. Ce que vous donnez eſt encore quelques fois ſouſtrait de la maſſe des hommes laborieux, & vous crées des nouveaux indigents. Vous dépouillez la vertu, pour couvrir le vice. Soyez mieux charitable. Aboliſſez tous les impôts injuſtes ; n'en laiſſez ſubſiſter qu'*un ſeul* ; l'aiſance renaitra par-tout. Le mauvais riche dominera moins ; mais toutes les ames honnêtes auront des jouiſſances plus pures. Les eaux du bonheur univerſel reprendront leur cours, & tous les cœurs vertueux ſe trouveront trop heureux de n'être plus environnés d'une foule de malheureux que nos aumônes ne ſoulagent que momentanément. Vos charités créent vingt faineants ; votre ſageſſe, votre prudence vivifieront mille hommes laborieux qui glorifieront, avec vous, le ciel d'une époque heureuſe, qui conſignera vos noms dans les annales de l'immortalité.

Quel homme éclairé, Meſſieurs, ne verſera pas des larmes de joye, en apprenant que tous

les fers de l'eſclavage ſont rompus, & que leur patrie ſera deſormais le berceau des vertus, le modele des nations, l'objet de l'admiration de l'univers entier; mais je m'égare encore. Revenons à l'impôt.

Reſſouvenez-vous, Meſſieurs, des principes que j'ai poſés : ils ſont eſſentiels dans un moment, où l'Europe ſemble vouloir changer de face; & cherche un ſyſtême vivifiant. Il n'y en a qu'un ſeul bon. Vous en approcherez plus ou moins ; nous ſerons auſſi, tous, plus ou moins heureux.

J'ai dit que l'impôt doit être un, qu'il doit être mis ſur chaque arpent, que le Propriétaire des terres doit ſeul payer l'impôt, que les non-Propriétaires ne doivent rien aux Chefs de la Nation : que le Propriétaire lui-même ne doit qu'en raiſon de ce que l'induſtrie générale a fertiliſé : que ſon induſtrie particuliere ne doit rien; mais il faut encore que l'impôt ſoit proportionné aux beſoins de l'Etat : il doit être ſuffiſant, pour entretenir tous les chefs, & les ſoutenir avec dignité. Un Roi ne doit pas vivre comme un pâtre. Chaque chef, en un mot, doit avoir une ſubſiſtance conforme à ſon rang & à ſes dignités.

Il ne doit auſſi y avoir de chefs, qu'autant qu'il en faut, pour conduire le peuple, *juſ-*

tement autant que la néceſſité l'exige. Le ſurplus eſt un vice qui en crée mille autres. Faites encore bien attention à cette maxime, Meſſieurs, elle me conduira à d'autres obſervations qui ne ſeront pas moins intéreſſantes que celle-ci.

Si, pour adminiſtrer vingt pauvres, vous mettez vingt-cinq chefs ; ces vingt-cinq chefs mangeront les trois quarts de la ſubſtance des pauvres. Si vous n'avez beſoin que de cinquante mille Prêtres, & que vous en nourriſſiez quatre cens mille : ſi vous avez cinq cens mille Juriſconſultes, tandis qu'il ne vous en faut que cinquante mille ; trois cens mille Soldats, lorſque cent-cinquante mille vous ſuffiſent ; l'artiſan, le laboureur, le commerçant, le propriétaire des terres, nourriſſent un million de frélons inutiles, ſans aucun lucre. Ces individus oiſifs font plus de mal en un jour ; ils enfantent plus de déſordres, que les dix-neuf millions de citoyens laborieux n'en créeront en cent ans.

Autant, Meſſieurs, un chef vraiement utile eſt reſpectable, autant un membre inutile & conſtitué en dignité, devient mépriſable. Attachez au corps le plus ſain, une deuxieme tête fétide & gangrenée ; voilà ce qu'eſt dans l'Etat un homme qui ne lui rend aucuns ſer-

vices & qu'on ſolde. C'eſt un loup qu'on met au milieu d'un troupeau.

Il faut donc 1°. réformer toutes les bouches inutiles, ou leur donner de l'occupation : 2°. ne prendre ſur chaque arpent, que ce qu'il faut, pour ſubvenir aux beſoins des chefs vraiement néceſſaires & aux choſes utiles à l'Etat (1).

L'Impôt doit être ſimple, ſa perception claire, ſa miſe fidele.

---

(1) Bien des hommes vont dire, je n'en doute pas. Je ſerai donc réformé ; & je n'aurai plus aucune reſſource, crainte puérile, Meſſieurs, *timor vanus*. Aucun homme ne doit perdre dans une réforme dictée par l'amour du bien ; tous doivent y gagner ; & du côté de l'honneur, & du côté du gain. Les places peuvent être occupées par les individus actuellement ſubſiſtans ; & ceux qui n'auront pas de place, doivent avoir un ſort, pour le moins, auſſi honnête que celui dont ils jouiſſoient ; celui qui ne voit pas cela, ne connoit point les reſſources d'un Etat qui fourmille d'abus. Toutes dettes liquidées, *quelques grandes qu'elles ſoient*, on trouvera de quoi faire un ſort heureux à un million d'hommes qui, actuellement, ne vivent que précairement. Je parlerai ailleurs des réformes qu'on interprête mal, peut-être pas ſans quelques raiſons, mais on a tort de juger l'avenir, par le paſſé. Il faut faire des réformes ſages & utiles, ou n'en faire aucunes. Si je croyois qu'un ſeul François en fût dupe, je les jugerois téméraires.

Voilà, ſans doute, Meſſieurs, des principes que nul homme ſenſé ne conteſtera; je les crois ſans réplique. Si les Princes ſe perſuadent que ces principes altéreront la ſubſtance de leur félicité, ils ſont dupes, ils ne calculent pas. Je leur ai prouvé que, dans le ſyſtême des ſang-ſues, ils payent, au moins ſans le ſavoir, la moitié de leurs revenus ; ſous quelque point de vue qu'ils enviſageaſſent les choſes, je le répète encore, que ſur dix millions de leurs revenus, cinq entrent dans les abîmes de l'Impôt : ſi quelque choſe me ſurprend, c'eſt qu'ils n'ayent pas encore apperçus cette vérité, qui porte, avec elle, un caractere d'évidence. Ainſi, quand bien même un Prince auroit dix millions de revenus en biens fonds, & qu'il en donneroit un million, ſuivant le ſyſtême territorial, il gagneroit annuellement quatre millions (1).

(1) Je prendrai la liberté de prouver à leurs Alteſſes, que la ſuppreſſion de leurs capitaineries, ſera pour elles, un gain réel ; & une ſource de plaiſirs, dans leurs chaſſes. Perſonne n'eſt plus dupe de la fauſſe politique des ſang-ſues, qu'un Prince. On lui ravit tout ; & il croit qu'on lui fait des préſens ; parce que les exſpoliateurs publics, jaloux de ſon appui, ont le funeſte talent de lui faire oublier les calculs les plus ſimples. Mes domeſtiques m'en font autant à moi qui ne ſuis qu'un malheu-

Dans le syſtême des sang-sues, si mon fermier me rend mille écus de ma propriété ; il m'en rendroit quatre mille cinq cens livres, si l'impôt étoit simple : mes mille écus payent encore quinze cens livres ; je perds donc annuellement, mille écus : l'artisan, & le commerçant en perdent autant ; & je n'y gagne rien. Il est vrai que mon fermier vend son bled plus cher, & que je loue davantage ma propriété. L'argent des sang-sues me reviendra toujours ; mais les expoliateurs enrichis à mes dépens, à ceux des fermiers, des artisans, des commerçans, achetent ma propriété ; & si je ne deviens pas sang-sue, à mon tour, j'irai mourir à l'hôpital.

Puisque l'argent est le signe des productions de ma propriété, celui qui en attire le plus vers lui, est maître de tout. Expliquons encore cette vérité.

Ma richesse propre, c'est du bled : un arpent bien cultivé m'en produit dix septiers,

---

reux petit payſant de la troiſieme claſſe ; quelle illuſion ne font pas à des Princes qui ſont continuellement tracaſſés, ou diſtraits par les plaiſirs, des hommes qui ont un ſi grand intérêt à les tromper ? Il faut, pour éviter leurs piéges, être un ange, ou devenir ce qu'un Prince ne peut pas être.

ou quarante minots : ſi j'en donne cinq ſeptiers à mes fourniſſeurs, ils me rendent la valeur de mes cinq ſeptiers ; mais ſi je ſuis forcé d'en donner deux & demie aux ſang-ſues, qui ne me rendent que de la corruption ; ſi mes fourniſſeurs leur en donnent autant, mes deux & demi-ſeptiers de bled ſont perdus ſans retour ; avec mes ſept & demi-ſeptiers, j'aurois vécu ; mes fermiers & mes domeſtiques auroient été nourris ; je ſuis obligé de les partager encore avec mes fourniſſeurs ; ils ont moins, & je languis, mes fermiers languiſſent auſſi, & tout périt.

On croit que les fermiers ſont bien riches, parce que les bleds ſont chers & que le peuple meurt de faim : les gros fermiers ne ſont pas pauvres, en effet ; parce que leur induſtrie ſurmonte tous les obſtacles ; parce que les grandes propriétés, qui ſont le malheur de toute la nation, envahiſſent tout ; parce qu'il ſe fait, dans le commerce des grains, une monopole inhumaine ; mais les petits fermiers ſont tous ruinés.

Vous avez pu remarquer, Meſſieurs, que les ſang-ſues du peuple, parlent ſouvent du laboureur avec intérêt : ils diſent qu'il ne faut pas le vexer ; mais faites-bien attention que c'eſt une hypocriſie miniſtérielle, fondée ſur l'eſpoir d'augmenter leurs domaines. On en-

richit les gros fermiers, pour s'enrichir ſoi-méme : on en diminue, autant qu'on peut, le nombre, pour mieux apprécier leurs richeſſes : il y a des fermiers qui ont juſqu'à dix fermes ; mais c'eſt le plus grand de tous les abus. Le propriétaire y perd, & le peuple eſt l'eſclave des gros fermiers qui ont l'oreille des ſang-ſues, pour conduire tout, au détriment du peuple aſſervi. On dit que les grandes propriétés, ſont mieux cultivées que les petites propriétés ; parce que les petits fermiers n'ont pas aſſez de forces pour fumer les terres ; & c'eſt vrai, dans le ſens, ou on les ruine ; ôtez la cauſe, l'effet ne ſubſiſtera plus. N'envahiſſez pas la propriété du pauvre, laiſſez-lui ſon arpent ; & la liberté d'y ſemer ce qu'il voudra ; rompez tous les fers de l'oppreſſion qui le met à la géne ; les productions de ſon arpent ſeront doubles.

Quoiqu'en diſent les ſang-ſues, le cultivateur eſt vexé. On a aboli les corvées, mais on les a miſes ſur le compte du laboureur. Tout eſt charge pour lui. taille arbitraire, corvées de méme nature, induſtrie, milices ; tout tombe à la charge du fermier. N'eſt-ce pas moi, propriétaire du fonds qui paie toutes ces choſes. Mon fermier n'eſt que mon receveur. Si, ſur mille écus, le Roi lui prend 1500 liv. peut-il me donner mille écus ? Il vend ſon bled plus

chers, mais il le mange ; nous le mangeons nous même au même prix. J'ai plus d'argent, mais le pauvre n'en a pas ; & il faut que je le nourriſſe ce pauvre, puiſqu'il me ſert. Je reçois 6 liv. j'en donne 7, & je vais à l'Hôpital. Princes, vous vivez, mais toutes vos jouiſſances ſont altérées. Vous êtes plus vexés que moi ; & vous croirez le contraire. Calculez.

Les ſang-ſues font toujours abſtraction de l'artiſan & du commerçant ; mais ces citoyens vertueux ſont-ils en rien moins eſtimables que le laboureur ? Il faut, dites-vous, qu'ils ſoulagent l'agriculteur ; parce qu'ils ſont conſommateurs ; mais je ſuis conſommateur auſſi. Mon fermier l'eſt de même. Si le bœuf engraiſſé dans mes paturages qui ont déjà payé cent pour cent, paie un nouvel impôt. Si ſa peau, ſi ſes cornes paient encore mille & mille fois ; l'artiſan, le cordonnier, le boucher ne renchériſſent-ils pas leurs marchandiſes ?

Lorſque mon fermier va chercher une livre de viande, ne la paie-t-il pas cinq ſols plus qu'il ne faut ? Il donne quatre livres de pain ; il n'en donneroit que deux. Vous ne vexez donc pas un ſeul homme ſans me vexer moi-même, ſans aliéner ma propriété ; &, parce que j'ai un titre de nobleſſe, vous dites gravement que j'ai de beaux droits, des exemptions. Vous

croyez donc que je ſuis un imbécile ſemblable à ces Indiens qui ne ſavent pas compter juſqu'à trois. Gorgez-vous de mes biens, mais ne m'inſultez pas.

Les ſang-ſues ſe vexent elles-mêmes ; elles font, ce qu'elles appellent des *dons gratuits* au Roi ; mais, pour avoir ces ſommes gratuites ; on vexe encore le *bas* Peuple ; & il faut multiplier les Hôpitaux. On fait payer les Hôpitaux même, les chantres, les maîtres d'école, &c. &c.

Il faut ; dit-on, faire payer les rentiers, les fainéants, les hommes annihilés. Ne demandez rien au néant.

Nous ſommes de ce nombre, diſent les ſang-ſues ; & nous voulons bien nous ſaigner. Mauvais ſang. Nous n'en voulons point garder tant. Tout l'argent eſt un ſigne dont il y a long-tems que vous êtes ſeuls poſſeſſeurs ; mais il reviendra dans nos mains, ſi vous ne l'enfouiſſez pas ; & nous ne le rendrons qu'à la vertu. Vous prêtez au Roi ; vous lui donnez à uſure, & nous la payons encore cette uſure. Vous vous taxez ſans uſure. Les rentes paient au Roi ; & les ſang-ſues ont des rentes ; mais toutes les rentes ne ſont pas des fruits de la rapine & de loiſiveté. Je deviens infirme. Je cede ma propriété à mes enfans, ils me font une penſion ; ſi, ſur cette rente, vous retenez quelque choſe.

je vis moins à mon aise ; l'argent que j'ai est le signe de mon industrie sur laquelle j'ai payé mes droits. La propriété que j'ai cédée à mes enfans vous suffit. Pourquoi diminuez-vous mes épargnes ? Si j'ai trop, je le donne à mes enfans. Si je n'ai pas assez, ils viennent à mon secours, & vous : vous m'envoyez au dépôt.

Voyez, Messieurs, ce qu'ont fait tous ces célèbres calculateurs, tous ces Ministres renommés qui ont imaginé tant de systêmes de finance ; qui ont inventé l'art séducteur d'appauvrir toutes nos propriétés, de soustraire l'argent des mains laborieuses, sans, disoient-ils, faire tort à personne. Telles étoient les tontines, les lotteries & mille autres *piperies* qui ruinoient l'artisan, le marchand, le laboureur, le propriétaire.

La marche d'un Etat doit être majestueuse ; Messieurs, nos Gouverneurs nous doivent l'exemple de la vertu. Toutes ces inventions puériles ne sont que des jeux où le Peuple perd toujours. Ce ne sont pas les joueurs qui enrichissent l'Etat. Ce sont ses laboureurs, ses artisans, ses marchands. S'ils veulent jouer entr'eux, laissez-les faire, ne mettez point d'impôt sur leurs cartes. Le malheur de l'un fera nécessairement le bonheur de l'autre ; mais, si vous jouez avec eux, la partie ne sera plus

égale. Vous aurez une portion de leur argent, l'autre portion ira dans les mains fordides du maître des tripots, & la troiſieme paiera les cartes. Le Peuple n'aura jamais rien; & c'eſt le Peuple qui vous enrichit.

Fermez toutes vos portes à l'infidélité miniſtérielles. Mettez dans votre miſe & dans votre recette, tant de clarté, que perſonne ne puiſſe vous duper. Donnez à vos Miniſtres une récompenſe proportionnée aux ſervices qu'ils vous rendent; il ſera glorieux, agréable même de vous ſervir.

Il eſt charitable de croire que tous les hommes ſont honnête, mais il eſt prudent de les mettre dans la neceſſité d'être ce qu'ils veulent paroître. L'homme juſte n'eſt plus ſoupçonné, & le plus honnête, dans des poſtes douteux, n'eſt pas exempt de ſoupçons.

N'eſt-il pas incompréhenſible, Meſſieurs, que les Adminiſtrateurs publics n'aient pas toujours & conſtamment ſuivis le ſyſtême territorial; puiſque c'eſt le ſeul qui ſoit admiſſible, puiſque tous les autres ne ſont que des Charlataneries miniſtérielles; que des vols publics. J'en connois deux raiſons; mais je n'en donnerai qu'une ici. Je réſerve l'autre pour une diſſertation qui ſera liée à l'impôt territorial.

En ne taxant que les terres, il eſt impoſſi-

ble que le Roi ſoit dupe : il eſt impoſſible auſſi que le Peuple ſoit impoſé arbitrairement : il ne paie qu'une fois : il eſt libre. Chacun ne paie pas ſuivant ſa propriété perſonnelle, mais ſuivant la grande ou la petite étendue de terrein dont il eſt poſſeſſeur.

Le pauvre qui n'a ſur cette terre, que ce que ſon induſtrie lui procure, la fertiliſe, y trouve ſon ſalaire ; & ne paie rien. Son tribut eſt la force que ſon bras a donné à cette terre. C'eſt auſſi celui de l'artiſan & du commerçant. Tous ces êtres ſont corps avec le propriétaire, le laboureur, les chefs. Ce corps crée des ſucs qui le nourriſſent ; mais l'impôt n'eſt pris que ſur le terrein d'où partent ces ſucs, ſeule choſe commenſurable. Un ſeul paie pour tous, & & c'eſt celui qui poſſede le fonds ; — rien n'eſt plus clair ; mais les ſang-ſues n'aiment pas la clarté. (1)

Tout le monde abandonnera les terres pour ſe ſouſtraire à l'impôt ; tous ſeront artiſans ou commerçant diront les ſang-ſues, mais on ne

(1) Les ſang-ſues diſent que l'artiſan & le commerçant ne paieront rien, illuſion, Meſſieurs, ils paieront au Roi l'emplacement de leur maiſon, à la Police ce qui ſera néceſſaire à la décoration de leur Ville.

peut être artiſan & commerçant que quand la terre produit les outils & les marchandiſes : il eſt impoſſible qu'on travaille ſur rien. On ne ſera donc artiſan & négociant que quand la terre aura produit ; & plus il y aura d'artiſans, plus le laboureur ſera riche. On n'abandonnera donc pas la culture des terres. Abandonne-t-on les terres ; parce qu'elles paient la dîme, & que le marchand & l'artiſan ne la paient pas. Tous ces argumens imbéciles, Meſſieurs, ne ſont donc que des aſtuces miniſtérielles qui tendent ſeulement à faire illuſion à ceux qui ne calculent rien.

En ſuivant la marche des ſang-ſues, l'impôt eſt obſcur, douteux, arbitraire, incommode, double, centuple, oppreſſif. Le riche ne cherche qu'à s'en décharger, on le met ſur le pauvre. Tout eſt accumulation d'injuſtice, tout eſt confuſion.

L'unique talent de l'opreſſeur eſt de découvrir celui qui a le plus travaillé, pour lui enlever les fruits de ſon induſtrie, afin d'en gorger le vice. En un mot, Meſſieurs, on trouble l'eau, pour y pêcher à ſon aiſe ; & pour combler la meſure, pour nous fermer la bouche, pour nous donner une conſolation bien affligeante, on nous dit que les gros poiſſons dévoreront toujours les petits ; mais la compa-

raiſon n'eſt pas juſte ; car ce ſont au contraire les petits poiſſons qui mangent les gros, ce qui me paroît plus oppoſé à la nature. L'Intendant devient Seigneur ; & le Seigneur ne reprend ſa place, qu'en devenant Intendant à ſon tour. Je crois donc qu'il eſt plus à propos d'en conclure qu'il y a, parmi nous, un grand déſordre ; & que nous devons lui ſubſtituer des loix ſages qui laiſſent chacun dans le cercle où Dieu veut qu'il ſoit circonſcrit ; le Prince dans ſa principauté, le Monarque ſur ſon trône, le laboureur libre & heureux dans ſon champ.

C'eſt ce que fera infailliblement l'impôt territorial, ſi la ſageſſe préſide à nos Etats.

Ce ſyſtême, Meſſieurs, eſt fondé ſur des principes ſi évidens, que dans une ſeule ville qui formeroit une république, où il n'y auroit que cent arpents de terrein, il ne faudroit pas ſuivre une autre marche, ſi les charges de cette ville étoient de cent milions. Chaque arpent paieroit un million ; & chacun ne payant qu'en raiſon de ſa propriété, ſuivant l'étendue du ſol où ſeroit bâti ſa maiſon ou ſon comptoir, trouveroit tant d'avantage dans cet ordre, que perſonne ne s'y trouveroit déplacé. Tout ſeroit libre, & la liberté a tant de vertu, Meſſieurs, qu'une République, toujours attachée à cette maxime,

maxime, conquéreroit, dans la ſucceſſion des tems, l'univers entier.

Les cent millions d'impôt qu'elle paieroit ſeroient la ſource de ſes richeſſes; la liberté ſeroit le comble de ſa proſpérité. En ſuppoſant que la miſe fut fidele, la recette le ſeroit infailliblement; & c'eſt de cette fidélité, Meſſieurs, que dépend le ſort d'une Nation; elle ne ceſſe d'être libre & heureuſe, que quand la voracité des Chefs ou leur ignorance lui a mis des entraves.

Expoliateurs du genre humain; ennemis des hommes, que l'aveugle ſtupidité encenſe & que j'abhorre, eſclaves des tirans, vous aviez autrefois imaginé un moyen bien infaillible de vous concentrer dans le cercle de la perverſité & de nous attacher, malgré nous, à vos fers. Vous aviez fait une loi contre ceux qui trahiſſoient l'Etat; cette loi étoit juſte. Qui trahit ſa Patrie eſt indigne du jour qui l'éclaire; mais vous interprétiez cette loi, & votre interprétation étoit un contre-ſens de Politique exécrable.

Parloit-on, écrivoit-on contre vos expoliations, on étoit traître, rebelle, jetté dans des cachots que le Peuple entretenoit; il nourriſſoit vos victimes, ce mêmes Peuple, & vous lui perſuadiez qu'elles étoient coupables.

Comme les hommes abuſent de tout, Meſſieurs

Et quelle infraction aux loix de la juſtice & de l'humanité ! Un citoyen vertueux deſire ſauver ſon Roi, ſa Patrie, ſes Concitoyens ; il nomme les ennemis de l'Etat ; il démontre les ſources de toutes les calamités publiques, & & périt par la fraude ! *Fraude perit virtus* ! François, dans quels antres avez-vous vécu ? Sous quel ſoleil vivez-vous ? Ce ſoleil ne s'éclipſera-t-il point ?

Ah ! Meſſieurs, le Prêtre qui nous éclaire, le Juriſconſulte qui défend nos droits, le Militaire qui verſe ſon ſang pour conſerver nos familles & nos propriétés, ſont dignes de nos hommages & de nos ſoins ; ils doivent vivre, & vivre en dignité ; mais, ſi, ſur *6* ſols que je leur donne, ils n'en reçoivent qu'un ; s'il ne m'eſt pas même permis de me plaindre, il faut ou que les Chefs vivent dans l'indigence, ou qu'ils me ſubtiliſent. Pour leur faire un ſort plus avantageux, il faut que je donne encore *6* ſols, & ils n'en auront qu'un. Mes 12 ſols ſont ſouſtraits de la maſſe qui vivifie tout. 10 ſols vont ſe perdre dans des gouffres qui, loin de vivifier, anéantiſſent tout. Le mal enfante la fraude. On ſubtiliſe la ſubtilité même. *Les pipeurs ſont pipés.* Le temple d'une guerre civile s'ouvre ; on empriſonne les fraudeurs ; je ſuis obligé de ſubvenir à l'entretien des

cachots, des fers, des bourreaux. La famille de ces malheureux tombe encore à ma charge. Je donne 6 sols, & 5 sols se perdent encore dans le dédale de la Police.

En vain je suis honnête homme, dès que je suis dans une société, où l'erreur a ouvert les portes de la fraude. Ma course est interrompue à chaque barrière. Je suis fouillé comme un voleur. Mes malles sont détachées, mes effets visités, mes habits déployés. On visite mes tonneaux, ma salière, ma pipe; &, lorsque je me plains de ces vexations, on me répond gravement que les familles sont trop heureuses de pouvoir placer leurs enfans dans les Fermes. Comme si mes enfans ne seroient pas aussi bien dans un atelier qu'à jeauger des tonneaux. Si je dis que l'Etat nourrit trop d'Ecclésiastiques & de Moines, on me fait la même réponse; comme si je n'étois pas indispensablement obligé de subvenir aux besoins de mes enfans, de les accoutumer au travail qui est un principe de vie; de les éloigner du cercle de la paresse qui est un germe de mort. Ce qui fait vivre trois cent mille hommes, ne pourroit-il point en faire subsister un million ? Ce qui fait périr trois cent mille personnes d'apoplexie, soutiendroit donc l'existence de deux millions d'hommes : si j'avois une portion dans celle

qui fait vivre tant d'êtres inutiles & dangereux, je pourrois donc nourrir ſix enfans précieux à l'Etat. Conſervez vos places. Je veux que mes enfans vivent du produit de leur travail. Je ſuis riche ou pauvre ; ſi je ſuis riche, je n'ai pas beſoin de vos ſecours ; ſi je ſuis pauvre, je ne veux pas que le goût de la pareſſe ou l'amour des richeſſes qui me ſont étrangeres, conduiſe mes enfans dans des poſtes où la vertu eſt équivoque.

Si j'ajoute que les barrières gênent le commerce, l'agriculture, les arts, on me replique que les Commis des barrieres ſont des eſpions néceſſaires à la police des villes ; comme ſi l'on ne pouvoit pas y poſter des eſpions d'une autre nature.

On ajoutera peut-être que dans une ſociété d'hommes laborieux & vertueux, l'on ne trouveroit point d'eſpions ; & c'eſt vrai : mais les eſpions que nous ſoldons encore ſeroient des membres ſuperflus dans une ſociété bien ordonnée.

Vous ſuppoſez le bien, me dit un imbécile mais il n'exiſte pas. — C'eſt ce bien que je dis qu'il faut créer. — On s'y oppoſera. — Qui empêchera donc une Nation de ſe régénérer? — Deux millions de ſang-ſues ; — mais il y a en France dix-huit millions de nobles & de roturiers,

dix-huit millions de gens honnêtes & vertueux, dix-huit contre deux ; la vertu contre le vice ; la force contre la foibleſſe ; la bravoure contre la poltronnerie ; un éléphant contre un ciron ; l'honneur, la gloire, l'amour de la Patrie contre la honte, l'opprobre & le deſir de mal faire ! Dix-huit ne peuvenr rien contre deux. Entendons-nous, Meſſieurs, la vertu triomphera.

Peuple qu'on aveugle, Nobleſſe qu'on ſéduit, Princes qu'on trompe, vous ne voyez pas l'abyme qu'on creuſe ſous vos pas. Profitez du moment, il eſt précieux pour vous & pour tous. Il n'y a pas un ſeul François qu'il n'intéreſſe. Ne vous diviſez pas. On a dit à la Nobleſſe qu'elle n'a pas à gagner à l'impôt territorial ; on en a dit autant aux Princes. J'ai démontré que la Nobleſſe y gagnera tout, & qu'il n'y aura pas un ſeul Citoyen qui n'y gagne cent pour cent.

Mais je ſuppoſe que l'impôt territorial ſera ſeul ; qu'il excluera *tous* les autres impôts ; que perſonne ne ſera exempt ; que les domaines du Roi y ſeront ſoumis ; que la terre méme qui eſt ſous le château de Verſailles n'en ſera pas affranchie ; que les plus mauvaiſes terres paieront 2 liv. 10 ſols ; que celles qui ne porteront pas cette ſomme au Treſor Royal appartiendront au premier occupant pour cette ſomme. Si des

Paroiſſes ou des Seigneurs en ſont propriétaires, ou on les vendra, ou les propriétaires paieront l'impôt. Je ſuppoſe enfin que les eaux, que les bois, que toutes les routes même donneront un tribut. Je démontrerai ailleurs comment cela peut s'exécuter ſans aucun inconvénient (1).

---

(1) Il y a une grande difficulté dans l'Impôt Territorial, c'eſt de ſavoir ſi les mauvaiſes terres doivent payer comme les bonnes, ou ſi la diſtinction en bonnes, mauvaiſes, médiocres ſuffit. Il eſt certain que, dans tous les cas, il y aura quelques différences. Je ne déciderai pas ſi, en mettant les 150 millions d'arpens à 6 livres, ce qui feroit 900 millions, ou à 5 livres qui égaleroient 750 millions, ou à 4 livres qui monteroient à la ſomme de 600 millions, on agiroit plus conformément aux loix du bien univerſel, qu'en claſſant les terres. On peut s'occuper de cette recherche. Dans tous les cas il eſt évident que tous y gagneront infiniment.

Il y a des terres qui ſont bonnes naturellement, d'autres qui ne le ſont que par accident. J'ai démontré que ces accidens doivent être comptés pour rien, puiſque l'induſtrie perſonnelle ne doit payer aucun impôt. Que chacun calcule ce qu'il eſt plus à propos de faire; les autres difficultés ne ſont pas difficiles à lever; & il eſt queſtion de ſavoir ſi le plus mauvais arpent de terre bien cultivé peut produire deux ſeptiers de bled, ou huit minots, dont le dixième en ſigne, eſt 5 ou 6 livres. Je crois que

Je ſuppoſe encore que les villes n'auront aucunes barrieres ; & que l'emplacement de

---

cela ſe peut. On peut conſulter les fermiers. Ceux qui diſent qu'il y a des terres qui ne produiſent rien du tout, comme dans la Champagne-pouilleuſe & ailleurs, ne font pas attention que, ſi un arpent de ces terres étoit en Hollande, il rapporteroit dix ſeptiers de froment. Lorſqu'il n'y aura plus de gêne & que la liberté régnera, ce qui ne produit ni foins, ni bleds, ſera converti en bois; on forcera les rochers mêmes de donner des ſucs. J'ai vu de très-beaux arbres pouſſer au milieu des pierres mêmes.

J'ai vu dans le Clermontois un ſol qui, il y a vingt ans, ne valloit pas cinquante francs l'arpent, qui en vaut aujourd'hui, 1000 ou 1200; parce qu'on y a planté des arbres fruitiers. Donnez-nous des mains, des bras nerveux, de l'aiſance, de la liberté; & les déſerts vaudront les ſables de Nanterre, où l'on trouve des ſucs abondans. Donnez au pauvre toutes les landes que la pareſſe laiſſe dans l'inaction, donnez, pour les cultiver, les reſſources que vous avez dans les abus, la terre ſera par-tout décorée. Je ne vois pas de terres en friche, me dit la ſang-ſue; & moi je ne vois que cela. Je vois même toutes les forêts des Princes dévaſtées. Et ces terres ſont cenſées ne rien payer. Les bois vont vous manquer. Créez des forêts & des bois.

Qu'on me donne 3600 livres, douze pauvres, & trente-ſix arpens de terres incultes actuellement,

chaque maiſon ſubviendra aux beſoins de la Police qui ne recevra rien des mains de la proſtitution. Je ſuppoſe que les Capitaineries ſeront abolies. Je prouverai aux Princes qu'ils y gagneront en bois, en gibier, en plaiſirs.

Chacun ſaura ce qu'il doit à l'Etat, & ne pourra être vexé. On portera ſon tribut aux Syndics, les Syndics le porteront aux Chefs de la Province, & les Chefs de la Province au Roi; on ſémera alors, dans ſon champ, tout ce qu'on voudra. Liberté, ſans reſtrictions.

L'arpent de bonne terre paiera 10 liv. le médiocre 5 liv. le mauvais 2 liv. 10 ſols; ſi le numéraire eſt haut, davantage; s'il eſt

---

dans un an, mes pauvres, poſſeſſeurs de trois arpens qu'ils auront défriché, n'auront plus beſoin de vos ſecours; & vous aurez à 6 livres l'arpent, 186 livres, & l'intérêt de votre argent. Vous aurez enrichi douze hommes que vous nourriſſez à ne rien faire. Et, dans quelques années, vos trente-ſix arpens nourriront vingt-quatre perſonnes.. — Voilà les aumônes qui fertiliſent: j'admire beaucoup votre bon cœur dans celles que vous faites; mais je ſuis certain que vous ſouffrez, comme moi, de voir qu'elles ne fructifient guères. C'eſt une goutte d'eau que vous jettez ſur une terre bien altérée. — Arroſons tout. Nous le pouvons.

bas, moins; en un mot, ſuivant les beſoins du Prince & la richeſſe du Peuple.

Il n'y a point de ſol en France, quelque mauvais qu'il ſoit, dont l'arpent de cent perches quarrées ne produiſe un ſeptier de bled que j'évalue à 25 liv. un bon arpent en produit dix; je n'en ſuppoſe que quatre à 25 liv. auſſi.

Je crois qu'il y a en France environ deux cents lieues quarrées, cent cinquante millions d'arpens dans toute la ſurface que les montagnes augmentent. Cent cinquante millions d'arpens à 5 liv. l'arpent, qui eſt le terme moyen de 10 & de 2 + $\frac{1}{2}$ verſeront annuellement dans les coffres du Roi 750000000. Je n'en ſuppoſe que 500. Les péages ſur les routes, les poſtes aux chevaux, les poſtes aux lettres, les auberges réunies ſous un ſeul toît, entretiendront les grandes routes. Les lettres pourront ne payer que trois deniers par lieues; les chevaux que 10 ſols, je prouverai tout cela. La Marine ſera entretenue par la richeſſe des Ports, & par les avantages du commerce maritime. Le Roi n'aura donc à ſa charge que l'entretien des Troupes, de la Juſtice, des Miniſtres de l'autel. La liquidation de la dette nationale ſe trouvera dans la réforme des abus qui fourniront trois fois plus de reſſources qu'il n'en

faut, pour ſubvenir à tout. Les pauvres ſeront ſoulagés. Chaque ville, chaque village, chaque hameau nourrira les ſiens ; on les forcera au travail.

Je donnerai dans un autre ouvrage, l'idée de toutes ces choſes ; je démontrerai qu'on peut occuper un manchot, un aveugle, en rendant le ſort de ces infortunés plus heureux, en empêchant les ſang-ſues d'altérer la ſubſtance de leur induſtrie, en les laiſſant libres de dépenſer leur argent comme bon leur ſemblera.

Je ſais bien pourquoi les hommes ſont ſi charitables, & qu'ils aiment tant à ſervir les pauvres, c'eſt un acte d'humilité : mais voyez les produits de cette humilité. Un Seigneur a laiſſé mille écus de rentes pour nourrir les pauvres de ſa Paroiſſe ; 1800 liv., avant tout, ſont prélevés pour l'entretien des humbles ſerviteurs des pauvres. L'emploi des 1200 liv. qui reſtent eſt douteux.

L'année derniere, l'Aumônier d'un Hôpital où il y a vingt vieillards & vingt-quatre perſonnes qui ont la charité de les ſervir, laiſſa, en mourant, 100,000 liv. en effets & en billets ; il avoit environ 1000 liv. de revenu, & la table des pauvres : s'il a vécu cinquante ans dans ſon Hôpital, il a mis annuellement en bourſe 1000 liv. plus que ſon revenu : voilà bien le

miracle de la multiplication des cinq pains. On dit que les domeſtiques des pauvres laiſſent leur propriété à leur famille ; mais laiſſer une propriété qui nous appartient, & que nos bras peuvent fertiliſer pour diminuer une propriété deſtinée au ſoulagement de l'infortuné, ne me paroît pas une choſe avantageuſe à la ſociété. Quelques-uns des vingt vieillards pourroient être utiles à leur famille ; donnez 500 liv. à chaque vieillard ſur la propriété qui lui eſt cédée ; renvoyez-le, avec ſes 500 liv., dans le ſein de ſa famille : récompenſez *largement* les domeſtiques qui l'ont ſervi juſqu'à préſent, chaque domeſtique mourant vous laiſſera de quoi nourrir un nouveau vieillard ; & bientôt vous nourrirez abondamment quarante vieillards ; leurs enfans ne ſeront pas fâchés de les ſervir à ce prix ; beaucoup ſe contenteroient de la moitié.

$40 + 40 = \frac{80}{4} = 20$, & ces 20 ne ſont pas toujours contens ; ils murmurent quelquefois contre leurs domeſtiques qui ne boivent pas toujours le plus mauvais vin.

Je ſais qu'il y a des abus par-tout, mais faut-il choiſir ce qu'il y a de plus mauvais ?

Il faut donc que tout le monde travaille, me dira la ſang-ſue qui aime ſes ſemblables : oui, ſans doute, la vie n'eſt ennuyeuſe que pour le fainéant ; le travail eſt un germe de vie, &

celui qui ne travaille pas eſt déjà mort, ou il mourra bientôt : le repos, qui n'eſt pas le ſalaire du travail, n'eſt qu'une léthargie, qu'un mauvais ſommeil. Dans une République mal ordonnée, les hommes travaillent trop, ou ne travaillent pas aſſez ; ou s'enrichit le plus promptement poſſible, pour ſe procurer le plaiſir de dormir plus long-tems ; partagez votre vie entre les douceurs d'un ſommeil heureux & d'un travail porportionné à vos forces. Frédéric II travailla la veille même de ſa mort. Ceux qui croyent que le travail eſt une ſervitude, ne connoiſſent ni la liberté, ni le prix de la vie. Le plus dur eſclavage eſt celui qui eſt lié avec le vice. Le travail eſt l'ame de la vertu. C'eſt critiquer un Gouvernement, que de multiplier les préceptes ſur les avantages du travail.

Etabliſſez l'impôt territorial. Donnez à la liberté l'extenſion la plus entière. Eteignez la race des ſang-ſues & des pareſſeux. Ne nous laiſſez que le ſouvenir de leurs malheurs, afin que nous les évitions. Vous verrez l'Agriculture & le Commerce refleurir, les Sciences s'étendre, les ſources de la félicité s'élargir. Tout ſera principe d'activité, de bonheur, de proſpérité. Les hommes ne ſont inactifs que quand l'ignorance étouffe tous les germes de leur induſtrie.

Je prie les Princes & les Nobles qui croient que cela eſt impoſſible ou injuſte, de ſe ſouvenir que ce ſyſtême a rendu une Nation ſage la plus heureuſe de l'univers, pendant deux mille ans & plus; *que les Peuples paient déjà une fois la dîme de leurs biens.* C'eſt peut-être, Meſſieurs, à la vérité, la plus grande objection de l'impôt territorial; mais les Eccléſiaſtiques, voués au bien de l'Etat, peuvent la lever; c'eſt la ſeule; Dieu veuille qu'elle ne ſouffre pas de difficulté. Quelle ſource de félicités, Meſſieurs, ſi l'on ſait faire des ſacrifices pour le bien de ſa Patrie! Quelle ſource de gloire pour ceux qui les feront! Quel mérite auprès de Dieu! Quel objet de reconnoiſſance de la part du Peuple! Quel bien pour tous! Du mal pour aucun, par de juſtes compenſations! Quel fardeau oté de deſſus les épaules de chaque François! Quel homme ſenſible ne donneroit pas une portion de ſon exiſtence, pour voir la décadence de cette foule d'abus contre leſquels l'enfant même qui ne fait que balbutier, ſemble vouloir ſe roidir! Quel jour que celui où l'on annonceroit au Peuple la nouvelle d'une ſi grande ſource de proſpérités, la liberté, la réunion de tous, la régénération des bonnes mœurs, le renoncement à tout principe d'inhumanité! Ah!

Meſſieurs, ſi ce jour arrive, ouvrez toutes les portes de vos priſons & de vos cachots. Les loups deviendront des agneaux. Le vice même ſe contiendra. Notre fer ſe changera en pluie d'or. Nous pourrons dire alors, ſans rougir : nous ſommes la premiere Nation de l'Univers.

Tant de malheureux que la malice & l'inſcience des hommes comble d'infortunes ne nous attendriront-ils jamais ? Un intérêt mieux entendu ne nous conduira-t-il jamais dans l'heureux ſanctuaire de l'union ? Comment un homme peut-il être l'ennemi d'un autre homme. *Homo homini lupus.* La cupidité nous ſépare ; que la raiſon nous rapproche ; que la réflexion nous faſſe comprendre que la concorde eſt l'ame de la perfection.

Il exiſte un Dieu, MM. les ſang-ſues du Peuple feignent d'y croire ; mais ils ne croient en effet qu'au Dieu de la cupidité. Comme Linguet, ils ſe perſuadent que la religion n'eſt qu'un reſſort de la politique ; mais leur erreur eſt extrême. Leur illuſion n'arrête pas la courſe majeſtueuſe des loix de Dieu, qui ne ſont pas ſeulement un frein pour le Peuple. Ces loix ne puniſſent pas moins ſévérement le Souverain, que le dernier de ſes Sujets. Le Dieu que l'avare méconnoît, & que l'honnête-homme

adore, eſt juſte, Meſſieurs, il punit chacun par où il péche. Ne devons-nous pas craindre d'être un jour à la place de ceux que nous opprimons, ou que nous laiſſons opprimer? Sang-ſues publiques, vous ne ſavez pas, mais il eſt évidemment vrai, que vous ſerez un jour ſur le fumier, où le vertueux Job que vous mépriſez, ne trouve pas même un linge pour nettoyer ſes plaies. Envain on vous tient ce langage. La cupidité n'a point d'oreilles. Les cris du pauvre, ſes ſoupirs, ſes malheurs n'attendriſſent point l'ame que l'or endurcit. Le pauvre eſt pareſſeux, dites-vous; il mérite ce ſort; & vous, mauvais riche, concuſſionnaire inhumain, avez-vous mérité d'être ſur des lits de roſes teints du ſang des peuples?

Ah! Meſſieurs, la cupidité veut nous déſunir; on nous inſpire mutuellement de la méfiance; on voudroit éloigner les Grands de M. Necker. On tente de ſurprendre la religion, la bonne-foi d'un Souverain qui n'a réellement que le deſir glorieux de nous conduire à la félicité. Les partiſans du mal; dans ce moment, répandent des bruits nocturnes ſur les Parlemens. Ils allument clandeſtinement toutes les torches de la diſcorde. Réuſſir & régner, ſous quelque prétexte que ce ſoit, eſt leur tâche.

Le ſang de tous les François ruiſſeleroit que leur cœur n'en ſeroit pas même affecté.

Connoiſſez ces Machiaveliſtes, Meſſieurs, nos ennemis communs. Nous ne vous demandons que cela, nous ne les craignons pas, ces lâches citoyens ; nous ſommes dix-huit contre deux, les armes ne ſont pas égales ; mais la trahiſon & la perfidie peuvent nous vaincre ; en nous diviſant, on anéantit nos forces. Réuniſſons nous, ne nous attachons pas à des branches mortes, Meſſieurs ; notre Chef, c'eſt le Roi ; M. Necker, & les Parlemens ſont nos protecteurs, tous les Gens de bien ſont nos amis, Princes, Nobles, Pairs du Royaume, nous réclamons votre aſſiſtance. Nous nous rangeons ſous vos drapeaux. Nous voulons que le Roi qui nous gouverne, ne regne pas ſur de vils Eſclaves, & qu'il ſoit libre lui-même. Nous ne voulons ni république, ni anarchie ; mais nous deſirons donner à notre Gouvernement, une conſiſtance reſpectable. Nous voulons que l'univers admire & voye, avec étonnement, que les François humiliés depuis deux cens ans, ont encore, dans les veines, quelques gouttes du ſang qui couloit dans celles des anciens Gaulois dont nous deſcendons. Notre volonté eſt que le pauvre ne ſoit pas accablé : que le

riche

riche conſerve ce qu'il a : qu'il ne nous prive pas de ce que nous poſſédons : que le manœuvre qui nous ſert ne ſoit pas la victime de ſes mépris. Nous voulons une liberté reſtreinte, ſeulement, par des loix ſages qui ne laiſſent aucunes armes entre les mains de la licence effrenée des ennemis du Peuple. En un mot, Meſſieurs, nous voulons ce qui eſt juſte, ce qui convient à tous. Ne nous prêtez point de mauvaiſes intentions, nous ne porterons aux Etats-Généraux que des cœurs voués au bien, diſpoſés à vous défendre, & à ſoutenir vos priviléges, lorſqu'ils ſeront à couvert des entrepriſes de la cupidité.

Ne prenez pas l'échange, Meſſieurs, ne vous trompez pas. La cabale a ſes ſectaires, & ſon étendart. Son étendart : c'eſt la cupidité ; ſa milice, c'eſt une horde de concuſſionnaires qui s'engraiſſent à vos dépens & aux nôtres. Ils ont blâmé les Parlemens de n'avoir pas enregiſtrée les empruns ; les Parlemens en avoient tant enregiſtrés, ont-ils dit, pourquoi n'enregiſtroient-ils pas ceux-là?

Races de vipere, vous n'ignorez pas que les rentes énormes dont la ville de Paris eſt chargé ſont, en grande partie, les produits de l'oppreſſion. Plus les empruns ſe ſont multipliés, plus les ſang-ſues du Peuple ſe ſont engraiſſés. On ne ſavoit plus, ou mettre ſon argent ; on l'a

prêté au Souverain. Ses dépenſes ont augmenté; on a fait de nouveaux emprunts; & la dette eſt devenue énorme. Les Parlemens ne ſe ſont point oppoſés anx premiers; parce que l'autorité les a anéantis; ils ſe ſont oppoſés aux derniers; parce que l'abus étoit à ſon comble & l'emprunt exceſif. Quatre cent millions, Meſſieurs! il auroit bientôt fallut un milliard, pour acquiter les emprunts: pluſieurts capitaliſtes étoient, ſans doute des ſang-ſues; on prêtoit au Roi; mais le Roi rendoit tout. On replâçoit de nouveau; d'honnêtes Citoyens avoient auſſi mis toute leur ſubſtance chez le Roi. D'autres ſang-ſues reſſuſcitées, & effrayées de la complication de cette énorme dette, ne trouvoient plus de reſſource que dans une banqueroute, ils la conſeilloient au Roi; mais un milion de Citoyens, moitié honnêtes, moitié fripons, alloient confuſément, perdre leur ſubſiſtance & leur vie, ſans l'aide de M. Necker. Voyez vous, Meſſieurs, dans cet enchaînement d'abus & de malverſations, dans les reproches injuſtes qu'on fait aux Parlemens qui ne ſe ſont oppoſés qu'à un grand mal, une foule de déſordres qui font trembler. La fauſſe politique, l'ignorance, l'intérêt perſonnel ne voit pas le premier anneau de cette chaîne monſtrueuſe; mais l'ame honnête que la cupi-

dité n'aveugle pas, peut elle être insensible à des désastres de cette nature, à la misere qu'ils ont créés, à la foule de Citoyens qu'ils ont fait périr, 4 ou 500 personnes honnêtes qu'on traite encore de coquins ; parce qu'ils ont jetté des fusées dans les rues? Peut-on, Messieurs, n'être pas navré de douleur, en se rappellant à la mémoire des crimes de cette nature, en songeant à la corruption qu'engendre la faim de l'or, aux armes qu'il met entre les mains de la lubricité. On emporte tous nos biens, Messieurs ; & nos filles vont périr dans les bras de nos expoliateurs. Un homme a-t-il, en peu de tems, acquis une grande fortune, au sein de l'oisiveté, active seulement pour la rapine, nos enfans, les vôtres, Messieurs, se laissent éblouir par l'éclat de son or; & deviennent, malgré tous nos soins, les esclaves honteux d'un être perverti qui croit leur faire honneur, en les jettant dans les égoûts de l'infamie. Nos éducations deviennent inutiles où l'or est en dépôt chez un homme sans principes,

Voilà, Messieurs, les fléaux que nous cherchons à détourner de nos yeux; mais prenons garde de nous confondre avec cette milice perverse : elle est sans courage, non sans fureur & sans désespoir. La Guerre est l'aliment du

crime ; la Paix nourrit la vertu. Ce n'eſt ni avec des bayonnettes, ni avec des pertuiſanes qu'il faut combattre des hommes pervers ; il faut, dans ce moment, perſuader, prier, ſolliciter, éclairer les peuples. Nos ennemis ne ſe battent pas, Meſſieurs, ils nous conduiſent ſur le champ de bataille, nous excitent les uns contre les autres, & ſe retirent ; c'eſt ce qu'ils appellent prudence & politique. Nous avons donc deux choſes eſſentielles à faire dans ce moment de criſe ; 1°. nous connoître & nous unir : 2°. prouver à nos ennemis mêmes, que nous leur voulons ſincérement autant de bien qu'ils nous ont fait de mal. Il faut les raſſurer, leur démontrer que notre intention n'eſt pas encore de leur ôter ce qu'ils ont.

Nulle Loi ne doit être rétroactive ; il eſt juſte que la génération préſente jouiſſe de ce qu'elle a bien ou mal acquis, il faut ſeulement faire enſorte qu'une nouvelle génération ne nous pille pas. Nous n'envions ni les richeſſes de nos freres, ni les honneurs qu'on leur rend, ni les titres dont ils ſont décorés. Nous ne voulons couper que le cable qui attache dix-huit millions d'ames vertueuſes aux anneaux de la perverſité. Nous ne prétendons point diminuer la portion du riche : nous lui abandonnons

ſans aucune réſerve ce qu'il poſſéde actuellement (1).

Nous ne leur demandons aucun compte du paſſé : ils ont fait ce que chacun de nous auroit fait à leur place, leurs fautes ſont les nôtres. Le mal qu'ils ont fait, eſt celui que nous leur avons laiſſez faire. Nous devons donc mettre une éponge ſur tout le paſſé & ne nous occuper que du préſent & de l'avenir. Nous voulons que nos enfans ſoient plus vertueux que nous, plus fideles, plus juſtes, plus raiſonnables, plus heureux, qu'ils ne ſe nourriſſent que des fruits de leur travail & de leur induſtrie : qu'ils ne s'emparent ni de la ſubſtance ni de la pro-

(1) Toutes les réformes ſont mauvaiſes dans leur principe, lorſqu'elles ne rendent pas l'homme réformé auſſi & plus heureux même qu'il n'étoit, c'eſt une injuſtice & une mal-adreſſe. La réforme eſt une riviere engorgée, aux eaux de laquelle on veut donner un libre cours. Ce ne ſont pas les eaux qu'il faut épuiſer, on doit ſeulement débarraſſer la riviere des choſes étrangeres qui retardent ſon cours. Il arrive ſouvent que les réformateurs ſont plus infideles que les réformés. La réforme alors eſt un pillage. De-là vient que tout le monde craint d'être réformé. L'on n'a raiſon que dans le ſens où les réformateurs ſont des brigands, ce que je ne ſuppoſe pas dans l'eſprit d'une Nation éclairée.

priété du Seigneur qui les honore de ſa confiance.

Ne diſons pas, Meſſieurs, ne croyons pas que ces choſes ſoient impoſſibles. Ne nous perſuadons pas que nous n'avons des forces que pour le mal. Faiſons le bien que nous voyons; ne nous laiſſons point ébranler par les clameurs de l'imbécillité. Ceux qui publient que le bien ne peut pas ſe faire, n'ont que la funeſte manie de vouloir que le déſordre regne, & que le peuple ſouffre. Voici, Meſſieurs, le moment de nous y oppoſer, celui, où à *la Cour*, le ſoleil de la juſtice brille.

Le Roi, Meſſieurs, M. Necker, ont beſoin de nos ſecours : Portons, avec confiance, nos bourſes & nos cœurs aux pieds d'un Souverain qui n'a que des intentions pures ; ne laiſſons pas dans la gêne, un Miniſtre qui nous préſente les clefs de la liberté & du bonheur. La méfiance nous a ſouvent préſervés de malheurs ; aujourd'hui, Meſſieurs, cette méfiance nous ouvriroit de nouvelles ſources de malheurs. N'écoutons point les diſcours ſéducteurs d'une cabale hypocrite, qui n'aime que les reſſorts de l'eſclavage & les reſſources de l'ambition. Les intentions du Roi, celles de ſon Miniſtre, ne ſont point équivoques : ſoyons certains qu'elles ne nous conduiront pas dans

les antres de l'eſclavage. Le rapport de M. Necker feroit l'ouvrage d'un Miniſtre, ſi ſon but étoit de nous forger des fers. Non, Meſſieurs, raſſurons-nous ; le flambeau de la liberté n'eſt plus ſous le boiſſeau ; elle eſt à nos diſpoſitions, il ne tient qu'à nous de la recouvrer ; & la liberté, Meſſieurs, lorſqu'elle n'eſt pas confonduë avec la licence, eſt l'ame de toutes les vertus. Un moment peut nous ſauver ; mais un moment auſſi peut nous perdre, & nous replonger dans la perverſité.

Souvenons-nous, Meſſieurs, que, *na guerre*, nous étions encore ſous la verge du deſpotiſme, ſous le joug des tyrans de l'humanité, ſous la férule de ces hommes durs, qui blanchiſſent les corbeaux, & qui noirciſſent les colombes ; qui, pour parvenir à leurs fins criminelles, chargent le peuple qu'ils oppriment ; de répandre, dans le public, des bruits faux, des calomnies atroces, qui les font paſſer pour des Saints, & qui détruiſent les protecteurs de la veuve & de l'opprimé.

Ces hommes doucereux,
Seront toujours bien dangereux.

Ne les perdons pas de vue, Meſſieurs, ils ne ſont occupés, dans ce moment qu'à chercher l'occaſion de couper le fil qui nous attache à

la liberté ; & quand il s'agit de ſa liberté, il faut tout ſacrifier. La vie d'un eſclave n'eſt que quelque choſe moins que le néant ; la liberté née des germes de la vie : l'eſpoir ſeul de la recouvrer, doit faire circuler dans nos veines, un nouveau ſang, & nous donner des forces. Cet eſpoir, Meſſieurs, doit tous nous réunir ſous l'étendart de la vertu. Ne calculons point ce que nous avons à perdre, au moment où il eſt queſtion de gagner la liberté. Une couronne même attachée aux liens de l'eſclavage, n'eſt que l'ombre du bonheur. Un Roi qui n'eſt que l'eſclave de ſes Miniſtres & de ceux qui l'entourent, n'eſt qu'un édifice magnifique, qui manque par les fondations. *Mors eſt potiùs dicenda quam vita.*

N'ayons aucune inquiétude, Meſſieurs, ſur le ſuccès de notre auguſte Aſſemblée. Ne prévenons point les orages dont elle pourroit être menacée, lorſque l'amour du bien public conduira nos mille Commettans dans l'heureux ſanctuaire de la Juſtice ; les lumieres qu'ils ſe communiqueront mutuellement, & que nos écrits leur donneront, accompliront l'ouvrage de notre régénération. Nous porterons tous la main à cet édifice national ; & la main inviſible de celui qui fait tout, couronnera nos efforts. N'anticipons point ſur l'avenir ; tâchons

ſeulement de conſerver le précieux dépôt que le Ciel nous a confié : ne haſardons point de le perdre par les funeſtes effets de la diſcorde, qu'on voudroit ſemer parmi nous : ne fatiguons pas la patience d'un Roi bienfaiſant, qui veut que ſon regne ſoit l'époque de la révolution la plus glorieuſe qui puiſſe être conçuë. Que nos inquiétudes & nos doutes, ne s'oppoſent pas à l'évidence & à la confection d'un bien général & viſible.

Le vice eſt plus adroit que vous ne penſez, Meſſieurs, il ne parle pas pour lui, il feint de poſtuler pour les autres, &, quand il n'eſt pas content, il ſuppoſe que le public ne l'eſt pas ; il inſpire des craintes, il ieve des doutes, il multiplie les objections & les embarras : tantôt il ſe jette ſur les Parlemens, tantôt c'eſt ſur le Souverain. Cet oiſeau nocturne étend, aujourd'hui, ſes aîles ſur la Nobleſſe ; demain il s'élancera ſur le Tiers-État ; un autre fois, il déploira toutes les aîles de ſa fureur, ſur le Roi, ſur les Parlemens, ſur la Nobleſſe & ſur la Roture.

Humilié d'être déchu de l'empire qu'il exerçoit autrefois ſur les Rois & ſur les Peuples, fâché de n'avoir plus d'eſclaves à ſes ordres, il inſinuera que la Religion eſt mépriſée, que l'Etat eſt en péril, que la Nation eſt trompée, &

lorſque tous les funeſtes reſſors de ſa politique doucereuſement cruelle, ſeront uſés, il allumera toutes les torches de la fureur : mais que le vice eſt foible, où la vertu brille ! L'art de l'Imprimerie, Meſſieurs, cet art ſublime que l'ignorance condamne, & que la ſageſſe admire, a répandu des lumieres. Il nous reſte encore quelques veſtiges de cette ancienne barbarie qui aveugla nos peres ; mais le vice n'oſe plus ſe montrer, il ne fait plus que clapier dans les égoûts de la perfidie. Que fera l'ignorance contre les Parlemens, contre le Roi, contre la Nobleſſe, contre les Peuples réunis, déſabuſés, honteux d'avoir ſi long-temps & ſi ignominieuſement rampé ſous les loiz de l'eſclavage & du délire ? Que fera une horde d'imbécilles, contre dix-huit millions d'ames vertueuſes, que l'illuſion n'aveugle plus, que l'amour du bien conduit, qui ne cherchent que la félicité même de ceux qui ont ſi long-temps lié les Nations à la perverſité.

Ah ! Meſſieurs, ſi les preſtiges qui ont aveuglé quelques-uns de nos freres, s'évanouiſſoient, ſi la raiſon les guide, ſi le ſort des peuples les touche, ſi la religion, ſi les mœurs, ſi la tranquillité d'une nation entiere & ſa proſpérité, paroiſſent à leurs yeux des objets digne de leur attention ; peuvent-ils refuſer de joindre leurs

efforts aux vœux ſinceres que nous faiſons pour leur propre félicité. On parle beaucoup contre l'*égoiſme*, mais on abuſe encore d'un mot équivoque, il eſt impoſſible qu'un homme ne s'aime pas. Tout homme a donc été & ſera toujours égoiſte; mais, ce qu'il ne conçoit pas, ce qu'il faut lui faire comprendre, c'eſt qu'il s'aime mal, lorſque ſon bonheur n'eſt pas lié avec celui de la ſociété dans laquelle il vit. C'eſt ſe haïr, c'eſt trahir ſes propres intérêts, que de ne voir que ſoi dans une ſociété, où l'on eſt condamné à partager les plaiſirs & les peines de ceux avec qui l'on vit. Quel homme éclairé voudroit naître & vivre dans une ſociété de fous, ou d'êtres malheureux : deux millions qui en oppriment dix-huit millions, peuvent-ils être heureux ? Non, ſans doute, Meſſieurs, leur félicité n'eſt pas plus réelle que l'objet qu'un miroir réfléchit; mais l'apparence les trompe, ils ne ſont pas heureux, parce qu'ils croyent l'être, comme on le dit; mais ils ſont inſenſibles aux coups que leur porte leur propre imbécillité. Nous ſommes donc dans l'impuiſſance d'ajouter à leurs malheurs; mais nous pouvons les éclairer, leur faire comprendre que nous ne cherchons de bonne foi, que les moyens de partager, avec eux, les délices d'une ſociété mieux ordonnée.

Lorſque nous n'aurons à notre tête que des hommes juſtes, doux, humains, tolérans, éclairés, nous les chérirons, nous les reſpecterons, nous les honorerons; ce que nous voulons, c'eſt donc le gage de leur félicité? Ce que nous deſirons, c'eſt leur gloire; ce que nous demandons, c'eſt le *ſummum* de leur tranquillité.

Oui, Meſſieurs, ſi nos ennemis communs étoient animés du deſir de voir renaître le bonheur en France; s'ils avoient, pour eux-mêmes, cet amour que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes, leurs deſirs ne ſeroient point étrangers aux nôtres. Ils ne craindroient rien d'une Aſſemblée de Licurges & de Solons, qui ſeront trop ſages pour lier le peuple qui les honorera de leur confiance, à des loix injuſtes, qui les expoſeroient au mépris de l'univers, & qui conſommeroient l'ouvrage de leur anéantiſſement.

Il y aura des diſputes & des ſciſſions dans votre Aſſemblée, dit l'hypocriſie, pour s'oppoſer à notre réunion.

Je ſais, Meſſieurs, que les Aſſemblées ſont quelquefois tumultueuſes. Il y en a eu pluſieurs, où le malheur des Peuples a prévalu; l'ignorance a triomphé, dans les Aſſemblées qui n'avoient pour motif, que l'eſclavage des Peuples, & la perpétuité de l'erreur couronnée

par la ſtupidité. Les Rois & les Peuples ont ſouvent été victimes de certaines puiſſances aſſemblées, dont le but principal étoit d'humilier tout ce qui n'étoit pas ſoumis à leur juridiction. L'intrigue & la cabale anéantiſſoient, alors, tout génie éclairé. Le plus inepte dictoit des loix dans ces Aſſembiées ambicieuſes, ou des mots & des ſophiſmes confondoient tous les calculs & la raiſon.

Mais, aujourd'hui, Meſſieurs, il eſt queſtion d'autre choſe. On s'occupe de la félicité des Peuples : on s'aſtraint à des calculs que tout homme peut faire : on ſoumet la politique à de régles invariables, à des loix fixes ; la conduite des Peuples à des raiſonnemens ſolides ; les opinions à la vérité, les diſcuſſions à l'examen des ſages. On ne comprime point les eſprits, on n'étouffe point les lumieres. On ne dit plus, *nous le faiſons*, *parce que nous le voulons*. On n'attache point l'obéiſſance à des choſes mêmes impoſſibles ; la ſoumiſſion, à la flatterie & à l'adulation. On veut que la raiſon éclaire l'obéiſſance. La volonté cherche la juſtice. Le deſir de tous, c'eſt le bien univerſel. Chaque individu peut parler & dire ce qu'il penſe. Si ſes vues ſont ſages, on les adopte ; ſi elles ſont douteuſes ; on les examine ; ſi elles ſont fauſſes, on les rejette. En un mot, Meſſieurs, ce n'eſt

point le génie particulier qui conduit le génie universel. Personne ne se croit infaillible. C'est celui qui calcule le mieux la félicité des Peuples, qui réunit tous les suffrages, non l'homme tortueux qui subtilise & qui ne cherche à paroître éloquent que par des argumens & des mots équivoques. Le Citoyen qui reçoit la palme, est celui qui, connoissant mieux les ressorts de l'esprit humain, répand plus de jour sur ce qui fait la subsistance de la félicité publique.

Ah, Messieurs, si cet heureux génie préside à notre auguste Assemblée, si l'esprit de cupidité, créateur de cabales & d'intrigues, ne siege pas à côté de l'homme devoué au bien public, si l'ignorance ne cherche pas encore à répandre des ténèbres où la lumière seule peut faire éclater l'or de la Justice universelle; pouvez-vous croire qu'une Assemblée de Citoyens vertueux, concentrés dans le cercle du devoir, présidés par un Monarque qui ne soupire qu'après la félicité de son Peuple, éclairés par un Ministre qui n'aime que la liberté, soutenus par le génie bienfaisant de nos Parlemens, ne consommera pas l'ouvrage de notre régénération?

Ah, Messieurs, croyez qu'un tribunal com-

posé de mille ou douze cens Citoyens respectables, disposés à suivre l'avis le plus salutaire, ne consumeront point, en projets destructeurs, en disputes frivoles, en propos indiscrets, un tems précieux que la justice du Roi, & une crise dangereuse leur offre pour sauver leur Patrie, pour radouber un vaisseau qui fait eau de toutes parts, pour créer des loix dont la sagesse, la clarté, la précision, la pureté prouveront à leurs enfans & à leurs descendans que le siècle où nous avons parus sur la terre, a été l'époque de la plus heureuse, de la plus glorieuse révolution qui puisse être connue.

Nos enfans, Messieurs, sont l'ame de nos ames, ce sont nos cœurs, nos esprits régénérés, ressuscités. C'est nous-mêmes rendus à la vie. Nous nous dissolvons, mais rien de nous ne s'anéantit. Nos vertus feront l'aliment de nos enfans. Nous ne feront rien qui ne réjailliſſe sur nous. La source du bien qui sortira de nos dispositions patriotiques arroseront une terre fertile, où nous retrouverons un jour, sous un soleil plus pur, les plantes que nos mains laborieuses auront cultivées dans un champ, où nous n'avons trouvé que des ronces.

Encore un mot, Messieurs, sur la cherté

des grains, qui fait ſouffrir tant de malheureux. Gardons-nous bien, Meſſieurs, de rejetter ce fléau ſur le Roi, ſur ſon Miniſtre & ſur les Parlemens. C'eſt peut-être le reſte de nos anciens malheurs. Nous touchons au moment de la fin. Secourons-nous mutuellement, en attendant cet événement. Multiplions tous les reſſorts de notre induſtrie, pour faire baiſſer le prix des grains. Voilà ce qui doit occuper le Gouvernement, d'ici à l'Aſſemblée des Etats-Généraux. Voilà ce que devroient faire tous les Citoyens vertueux, tous les Fermiers ſenſibles, négliger l'intérêt du moment, pour conſerver des êtres précieux à l'humanité, pour ne pas donner lieu aux ſang-ſues du Peuple de ſoulever, afin de jetter la confuſion où l'harmonie devient ſi néceſſaire. — Le Gouvernement ne pourroit-il point taxer le ſetier de bled ou quatre minots à 30 livres. Je crois pouvoir aſſurer que pluſieurs Fermiers le déſirent.

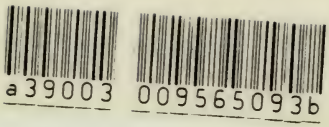
L'anguille qui eſt ſous roche, n'eſt ni Sa Majeſté, ni M. Necker, ni les Parlemens, ni les Citoyens vertueux; c'eſt l'hidre de la cupidité qui rend les derniers ſoupirs. — Souffrons avec patience. — Encore un moment, & un ſoleil plus pur luira ſur nous.

F I N.

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009565093b